



Lettres de Mme Du Bocage (1745-1796)

François Bessire

► To cite this version:

François Bessire. Lettres de Mme Du Bocage (1745-1796). “ Forma Venus, arte Minerva. ” Sur l’oeuvre et la carrière d’Anne-Marie Du Bocage (1710-1802), François Bessire; Martine Reid; Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2017. hal-02320767

HAL Id: hal-02320767

<https://normandie-univ.hal.science/hal-02320767>

Submitted on 19 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



FORMA VENUS, ARTE MINERVA

Sur l'œuvre et la carrière d'Anne-Marie Du Bocage
(1710-1802)

Sous la direction de François Bessire et Martine Reid

II

LETTRES DE M^{me} DU BOCAGE (1745-1796)

Les lettres qui suivent sont les restes épars de l'immense massif que devrait être la correspondance de M^{me} Du Bocage et qui est sans doute irrémédiablement perdu, même si de temps en temps les ventes de manuscrits font sortir une ou deux lettres de l'oubli. Ces quelque 70 lettres sont cependant très significatives, malgré l'arbitraire de leur conservation et de leur réunion dans ces pages.

Ni confidences, ni dévoilement d'une quelconque intimité : c'est une correspondance de femme de lettres. Ses interlocuteurs appartiennent à de rares exceptions près au monde des lettres et des sciences et participent comme elle du réseau académique, qui transcende les frontières disciplinaires et géographiques. À parfaite égalité avec ses correspondants, essentiellement masculins, en professionnelle des lettres polyglotte, elle fait circuler les nouvelles qu'elle a obtenues auprès de ses hôtes quand elle voyage ou, le plus souvent, auprès des habitués de son salon parisien, et celles qui lui arrivent par lettres de toute l'Europe. Avec Francesco Algarotti, la correspondance devient, par sa régularité et son ampleur, une véritable « correspondance littéraire » : elle assure pour son correspondant une revue des nouveautés accompagnée de commentaires critiques et lui sert d'« agent littéraire » à Paris.

Les lettres conservées sont toutes rédigées avec soin. Quelques minutes qui nous sont parvenues montrent qu'elles ont été travaillées pour trouver le mot juste et la tournure élégante. L'écriture est régulière, parfaitement lisible, la graphie savante. Par leur présentation comme par leur attention au correspondant, ces lettres sont des exemples de parfaite civilité. Toujours spirituelles et enjouées, sans familiarités mais sans flatteries, elles font entendre une voix singulièrement libre et sûre d'elle-même.

François Bessire

ABRÉVIATIONS UTILISÉES POUR L'ÉDITION DES LETTRES

BMR: Bibliothèque municipale de Rouen.

D: Voltaire, *Correspondence and related documents*, Theodore Besterman (éd.), *Les Œuvres complètes de Voltaire*, Genève, Institut et Musée Voltaire-University of Toronto Press, puis Oxford, Voltaire Foundation, 1968-1977.

Ms.: manuscrit.

Opere: *Opere del conte Algarotti*, edizione novissima, Venezia, Presso Carlo Palese, 1794.

Papiers Cideville: BMR, archives de l'Académie, carton C 31.

Papiers Haillet de Couronne: BMR, archives de l'Académie, carton C 27.

Piva: Franco Piva, « Madame Du Boccage a Venezia. In appendice sette sue lettere inedite », *Bollettino del Centro interuniversitario di ricerche sul viaggio in Italia*, n° 4, 1981, p. 209-239.

Tougard: *Documents concernant l'histoire littéraire du XVIII^e siècle conservés aux archives de l'Académie de Rouen*, Albert Tougard (éd.), Rouen, Lestringant; Paris, Picard, 1912, 2 vol.

Turgeon: Frederick King Turgeon, « Unpublished Letters of Mme Du Bocage », *Modern Philology*, n° 27, 1930.

1
À ?

[Vers 1745]

Je félicite M. l'abbé Guérin¹, Monsieur, d'avoir une plume telle que la vôtre, pour bien développer ses utiles et justes idées. Mon amour pour ma patrie me fait toujours voir d'un œil satisfait qu'on la croie avec raison aussi féconde en bons esprits qu'en bons grains. Je rends grâce à votre bienveillance de m'en donner une nouvelle preuve. J'ai lu et relu, Monsieur, le manuscrit précieux que j'ai l'honneur de vous renvoyer. Il me reste le regret de ne pouvoir en posséder l'auteur dimanche à dîner. J'espère que votre premier voyage ici me sera plus favorable. Tougard, t. II, p. 84.

*

2
À Antoine-François Prévost

1746

[...] Je vous compte trop de mes amis², monsieur, pour ne vous pas faire part d'un succès que je viens d'avoir dans ma patrie. J'ai remporté le premier prix de poésie qui ait été donné à une nouvelle académie qu'on vient d'établir à Rouen. Depuis quelques années je travaille à un poème que j'ai souvent été tentée de vous montrer. Je n'ai osé. L'habitude de faire des vers m'a donné l'envie de travailler pour le prix en question, et j'ai réussi... Je vous envoie deux exemplaires de ma pièce, que je vous prie de prendre chez M. de Voltaire. Ils sont à votre adresse, etc.³ [...]

Henry Harrisse, *L'abbé Prévost. Histoire de sa vie et de ses œuvres d'après des documents nouveaux*, Paris, Calmann Lévy, 1896, p. 362.

*

1. « Vice-promoteur de l'archevêque de Rouen, secrétaire de l'Académie pour les sciences », art. « Rouen (Académie de) », dans *Nouveau Supplément au grand dictionnaire historique, généalogique, géographique, etc. de M. Louis Moreri, pour servir à la dernière édition de 1732 et aux précédentes*, Paris, Vincent et al., 1749, t. II, p. 396. Pierre Guérin occupe les fonctions de secrétaire de la classe des sciences de 1744 à 1751.

2. Selon la marquise de Créquy, « M^{me} Du Bocage avait inspiré la passion la plus violente à l'auteur de *Manon Lescaut*, l'abbé Prévost d'Exiles » (*Souvenirs de la marquise de Créquy. 1710-1800*, Paris, Fournier jeune, 1834, t. III, p. 200).

3. Extrait d'une lettre de M^{me} Du Bocage à l'abbé Prévost, citée dans une lettre de l'abbé Prévost à Boucher de L'Estang le 30 juillet 1746, qui conclut : « vous jugez bien que je n'épargnerai rien pour entrer dans ses vues et pour lui marquer mon admiration. »

À Pierre-Robert Le Cornier de Cideville

À Dieppe, ce samedi 23 juillet 1746

Recevez d'ici, Monsieur, les adieux que je ne vous ai point faits en partant et un tas de remerciements qui ne pourront jamais m'acquitter envers vous. Si vous vous en contentiez, je chercherais à vous avoir de nouvelles obligations afin d'avoir toujours quelque chose à démêler avec vous. Je n'en veux point finir. Comme je ne puis vous servir je veux que vous me soyez utile, enfin [*sic*] d'entretenir commerce avec vous soit en propos soit par lettre. Si vous voulez me faire plaisir, dites que vous y consentez et que vous avez oublié mes soupçons mal fondés.

Les jours obscurcis de nuages
Rendent les jours sereins charmants,
Ne pouvons-nous sans être amants
Ressentir les doux avantages
Des tendres éclaircissements ?
Et sans suivre tous les usages,
Ni les transports de leurs langages,
Bâtir sur les bons fondements
De nos vrais accommodements
Des liaisons douces et sages,
À l'abri des événements.

Je m'en flatte, Monsieur, et j'espère que vous voudrez toujours bien m'aider de vos lumières quand vous aurez le temps : je sais que vous avez de quoi l'employer actuellement bien mieux pour vous et pour le public. Travaillez, mais souvenez-vous que vous m'avez promis de finir quelque chose, malgré votre goût volage qui vous porte à changer d'objet avant de l'avoir épuisé.

Vous m'avez dit que vous voulez envoyer mon poème à M. de Voltaire et à M^{me} Du Châtelet. Je vous prie que ce que vous leur direz de moi ajoute à l'idée qu'il[s] en pourrai[en]t prendre⁴. Votre suffrage me sera bien utile si vous envoyez un

4. Ce sera fait : Voltaire et M^{me} Du Châtelet y répondront, par l'intermédiaire de Pierre-Robert Le Cornier de Cideville, dans deux lettres du 19 août 1746. « Je lui en [de son poème] ai fait, quoique très tard, les remerciements les plus sincères. [...] J'ai trouvé son poème écrit facilement et avec naturel », écrit Voltaire (D 3450). M^{me} Du Châtelet est plus enthousiaste : « J'ai bien des grâces à vous rendre, monsieur, de l'attention que vous avez eue de me procurer l'ouvrage de M^{me} Du Bocage. Je crois ne pouvoir choisir personne de plus propre que vous, monsieur, pour lui marquer combien j'en ai été contente et combien je suis reconnaissante de ce qu'elle a bien voulu m'en envoyer un exemplaire. Je m'intéresse trop à la gloire de mon sexe pour n'avoir pas pris beaucoup de part

exemplaire à M. de Nivernais⁵. Je vous prie d'écrire dessus : « de la part de M^{me} Du Bocage », ainsi qu'aux autres : ils ne seront pas moins sensibles à votre attention et je crois que cela sera mieux pour moi après tout ce que vous avez fait. Il faut me servir tout à fait. Je remets mes intérêts entre vos mains et ne vous en dis pas davantage.

Si vous envoyez un exemplaire à l'abbé de Bernis⁶, je vous prie de lui dire qu'il le prête de ma part chez M^{me} Guichard et de leur dire que je ne leur envoie point parce que cela ne vaut pas la peine de leur envoyer un si gros paquet par la porte. Sans doute que vous avez un autre moyen.

Adieu, Monsieur, donnez-moi je vous prie de vos nouvelles. Il y a vingt ans qu'elles m'intéressent. J'en serai encore plus curieuse à l'avenir, et pour toujours.

Ms. : Papiers Cideville.

Tougard, t. II, p. 79-81.

*

4

À Pierre-Robert Le Cornier de Cideville

Dieppe, le 20 octobre 1746

Vous me gênez de toutes les manières, monsieur, par vos cajoleries qui sont fort séduisantes et par celles que vous me débitez sous d'autres noms. S'il y en a quelqu'une de vraie, je remets à votre amitié de soin d'y répondre d'une manière qui soutienne la bonne opinion que vous voulez bien donner de moi. Je ne m'en mêlerai pas de peur de gêner mes affaires, surtout auprès de M. de Fontenelle.

Vous avez voulu nous priver de votre agréable société, mais vous n'avez pu nous empêcher de parler de la ressource et de la gaieté de votre imagination, de désirer toujours de vous voir finir quelque chose et encore plus de vous avoir dans le moment avec nous. Je me flatte même que vous y seriez amusé et que vous auriez vu avec plaisir que ma santé est beaucoup meilleure. Je crois que je ne suivrai point votre conseil sur mon départ et que je le différerai de huit jours après les fêtes afin de continuer plus longtemps le lait qui me fait du bien. Je ne puis trop vous dire à quel point j'ai été sensible aux marques d'intérêt que vous

à la sienne. / Je suis ravie qu'une Académie fondée dans un pays si rempli de talents et d'esprit ait commencé sa carrière par nous rendre justice. Il faudrait que l'Académie de Rouen fit pour M^{me} Du Bocage ce que l'Institut de Bologne a bien voulu faire pour moi, qu'elle l'agrègeât à son corps, et assurément ce serait à bien meilleur titre » (D 3451).

5. Louis-Jules Mancini-Mazarini, duc de Nivernais, membre de l'Académie française depuis 1742, auteur de fables, de poésies et de traductions en vers.

6. François-Joachim de Pierres, futur cardinal de Bernis, membre de l'Académie française depuis 1744, est alors connu comme homme de lettres.

m'avez données pendant ma maladie. Je vous ai tant d'obligations que je serai obligée d'être ingrate par l'impossibilité de m'acquitter. Adieu, monsieur. Donnez-moi quelquefois de vos nouvelles et songez à venir de bonne heure à Paris.

Ms. : Papiers Cideville.

Tougard, t. II, p. 81-83.

*

5

À Pierre-Robert Le Cornier de Cideville

[1747]

Ma santé délicate et mille petites choses que j'ai été obligée de faire, monsieur, m'ont empêchée de vous donner plus tôt de mes nouvelles. Je vais même vous dire en secret quelque chose qui m'embarrasse, c'est qu'il est un marquis de Chimène⁷ qui s'avise aussi de traduire Milton. On dit que ses vers sont ridicules mais n'importe. Il serait très désagréable pour moi qu'ils parussent avant les miens. Cette frayeur me presse beaucoup. J'avais fini mon poème avant que de partir de Dieppe mais il y a encore bien des choses à revoir. J'aurais voulu avoir les conseils de M. l'abbé Du Resnel⁸. Il n'arrive point. Cela m'impatiente. Mes amis me conseillent de me presser. Je vous conte mes embarras comme à quelqu'un qui a la bonté de prendre intérêt à ce qui me regarde.

Je voulais vous mander quelques nouvelles qui puissent vous amuser dans vos champs, mais je n'ai rien ramassé. On m'a dit qu'il n'y avait point de brochures nouvelles. Je lus hier un testament supposé de l'abbé Desfontaines qui sert de prétexte à faire des critiques de Voltaire, Fontenelle et autres qui excitent l'envie de ceux qu'ils éclipsent⁹. Ce sont des plaisanteries froidement réchauffées et fort plates, qui prouvent seulement qu'on cherche à gagner un petit écu pour dîner. On joue lundi *La Venise sauvée* de M. de La Place dont on dit d'avance du bien et du mal¹⁰, ainsi que de la *Sémiramis*¹¹; *Persée* est fort suivi¹². On y étouffe. Quand étoufferai-je à certain ballet que je vous prêche de finir.

7. Augustin-Louis, marquis de Ximénès ou Chimène.

8. L'abbé Jean-François Du Resnel du Bellay, directeur du *Journal des savants*, traducteur de Pope.

9. *Le Testament littéraire de messire Pierre-François Guyot, abbé Desfontaines, trouvé après sa mort parmi ses papiers*, La Haye, 1746, attribué à Anne-Gabriel Meusnier de Querlon.

10. Adaptation de la pièce de Thomas Otway par Pierre-Antoine de La Place. La 1^{re} représentation date du 5 décembre 1746.

11. La première de la *Sémiramis* de Voltaire n'aura lieu qu'en août 1748.

12. *Le Persée* de Quinault et Lulli, repris à Versailles en mars 1747 avec un nouveau prologue.

M. de Richelieu part le 8 aussi musqué que magnifique. Rien n'égale la somptuosité de ses équipages. L'épousée est laide mais bien faite et une belle peau¹³.

La belle dame est plus puissante que jamais¹⁴. L'amour de temps en temps veut montrer des triomphes éclatants.

On envoie beaucoup de troupes en Provence¹⁵. Belle-Isle entraînera tout ce qu'il pourra de son côté. M. de Saxe avec raison demandera du bien. Cela fera une guerre aussi difficile à apaiser que celle de l'Europe. Le maréchal de Maillebois n'ayant point du tout de gloire à rapporter d'Italie s'est chargé d'argent¹⁶.

Adieu, Monsieur, revenez ici si vous m'en croyez. Si vous êtes au parquet, je vous prie, si par hasard la belle maîtresse de la maison se souvient encore de moi de l'assurer de mes civilités très humbles.

Je suis toujours au lait pour toute nourriture.

Ms. : Papiers Cideville, sans date.

*

6

À François-Augustin Paradis de Moncrif¹⁷

[1747]

Je sais bon gré à mon poème¹⁸, monsieur, de m'avoir procuré l'honneur de faire connaissance avec vous ; si vous n'étiez pas si souvent à Versailles je me flatterais du plaisir d'en profiter. J'ai travaillé à une partie des remarques critiques que vous avez eu la bonté de me faire, mais je n'ai pu essayer de satisfaire à toutes, parce qu'il y en a une partie que vous n'aviez pas eu le temps de m'expliquer, et le temps m'a manqué pour le reste. J'ai réparé toutes les petites marques noires excepté deux que vous avez effacées de crayon en les relisant avec moi, une au 153^e vers du 4^e chant, et l'autre au 324^e du même chant, dont je vous envoie l'endroit marqué

13. Le duc de Richelieu a représenté avec faste le dauphin à la cour de Dresde pour y demander la main de Marie-Josèphe de Saxe au début de l'année 1747.

14. La marquise de Pompadour, qui affirme son pouvoir et qui était notamment favorable au mariage du Dauphin avec Marie-Josèphe de Saxe.

15. Menacée par les Autrichiens et les Piémontais (guerre de Succession d'Autriche).

16. Les maréchaux de Belle-Isle, de Maillebois et de Saxe sont alors à la tête des armées du roi.

17. Homme de lettres, célèbre auteur de l'*Histoire des chats. Dissertation sur la prééminence des chats dans la société, sur les autres animaux d'Égypte, sur les distinctions et privilèges dont ils ont joui personnellement* (1727), membre de l'Académie française depuis 1733 et de l'Académie de Berlin.

18. M^{me} Du Bocage lui a transmis le manuscrit de son *Paradis terrestre*, pour obtenir ses corrections et suggestions.

dans la traduction de M. Dupré de Saint-Maur¹⁹ à la 321^e page ; afin de vous ôter tout scrupule, je vous en ai marqué un autre dans le même livre à la 122^e page, quoique je l'aie changé à la fin de mon 3^e chant. J'ai satisfait à tout, excepté à un point, sur lequel je vous demande grâce ; j'ai prié M. le chevalier de Brassac de l'obtenir. C'est au 132^e vers du 4^e chant :

Sans les baisers d'Adam, Ève ne conçoit rien.
Quand de pareils époux reviendront-ils aux mondes ?

Si c'est une dissonance il me semble qu'elle est bien sauvée. Si vous ne le trouvez pas ainsi, j'ai mis un autre mot sur « baisers ». Vous n'avez qu'à le rayer, mais vous me ferez un grand chagrin. Je vous supplie, monsieur, d'examiner dans la page suivante, vers 146^e, 12 vers que j'ai ajoutés que je crois nécessaires au sujet, et de m'en dire votre sentiment, si je suis assez heureuse pour que vous vouliez bien prendre un intérêt à un ouvrage que vous avez eu la bonté d'examiner, et que je voudrais rendre digne de votre suffrage, qui me flatterait beaucoup, et me serait très utile dans le monde.

J'accepte, monsieur, la proposition que vous m'avez faite d'écrire à M. Ma-boul de vous renvoyer une traduction du *Paradis perdu*, s'il en passe une de son bureau, parce que j'ai appris que M. de Chimène veut la dédier à l'Académie ; ainsi il voudra qu'elle soit approuvée. Mille pardons, monsieur, de vous étourdir si longtemps de mes affaires.

J'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissante servante...

Ms. : British Museum, Eg. 19, fol. 78-79, sans date.
Turgeon, p. 321-322.

*

7

À Pierre-Robert Le Cornier de Cideville

Le 7 janvier 1749

Il faut donc toujours être en garde contre vos flatteries, monsieur, y mettre toujours le correctif, sans quoi on se croirait peu à peu beaucoup d'esprit et de beauté et peut-être le croirait-on toute seule lorsqu'il faudrait être seule à l'ignorer (si on avait le bonheur d'être aussi bien partagée). Vos louanges ont un sel qui flatte trop le goût et enfin vous êtes un homme fort dangereux dans une république.

19. Parue en 1729, la traduction en prose du *Paradis perdu* par Nicolas-François Dupré de Saint-Maur a été mainte fois rééditée jusqu'au xix^e siècle.

N'importe, venez nous gâter de près, nous aimons le danger moins pour la gloire d'y résister que pour le plaisir de succomber. Il me semble vous entendre dire *amen* et moi je vous dis bonjour et bon an. M^{lle} Morin et mon mari vous remercient.

Ms. : Papiers Cideville.

*

8

À Francesco Algarotti

Paris, ce 1^{er} février 1749

J'ai eu trop souvent l'honneur de vous voir dans ce pays-ci, monsieur, avec M. de Locmaria²⁰, et M. l'abbé de Franchini²¹ pour croire que je sois entièrement effacée de votre mémoire ; et je fais trop de cas de votre goût pour les belles-lettres pour ne pas vous faire part d'un ouvrage que j'avais fait pour mon amusement, et qu'on m'a conseillé de donner au public. Vous connaissez Milton dans sa langue ; je ne sais si vous reprouverez les changements que j'ai faits à son poème dans la mienne. Je serais fort flattée de mériter votre suffrage ; il me mettrait en crédit dans la cour spirituelle ou vous brillez²², et me donnerait bonne opinion de mes faibles talents, que mes compatriotes ont bien voulu flatter de leur approbation. J'ai l'honneur d'être, monsieur, etc.

Opere, t. XVI, p. 397-399.

*

9

À Francesco Algarotti

Paris, 20 avril 1749

Je n'ai pu persuader aux pères jésuites, monsieur, qu'ils ne devaient point me refuser d'insérer dans leur journal la lettre que vous m'avez envoyée²³. Le mot de Cythère les a effarouchés ; et il ne leur convient point, à ce qu'ils prétendent. J'ai eu recours au

20. Jean-Marie-François Du Parc, marquis de Locmaria, ami de l'abbé Prévost et de Maupertuis.

21. L'abbé Giulio Franchini-Taviani, chargé d'affaires à Paris du grand-duc de Toscane.

22. La cour de Prusse, où Algarotti a été fait chambellan en 1747.

23. Algarotti lui avait écrit de Berlin le 15 février 1749 : « Oserais-je, madame, vous supplier d'une nouvelle grâce après celle que vous venez de me faire ? C'est de faire insérer dans le *Journal de Trévoux* la lettre ci-jointe. Elle vous dira assez les raisons que j'ai de la rendre publique. J'aurais pu, madame, m'adresser à d'autres qu'à vous ; mais permettez-moi de vous dire que j'aime à vous devoir plus qu'à tout autre » (*Opere*, t. XVI, p. 400-401).

*Mercur*e, qui l'imprime actuellement²⁴. La pièce aura plus de publicité en France. Je ne sais si elle en aura autant dans les pays étrangers. Je voudrais qu'il m'eût été possible de remplir plus exactement ce que vous me faisiez l'honneur de me demander.

Ne peut-on plus espérer de vous voir dans ce pays-ci, monsieur ? et Berlin a-t-il entièrement effacé Paris dans votre esprit ? Je sens bien qu'il est difficile de s'éloigner d'un roi aussi aimable homme de lettres, que grand homme d'État. Mais du moins ici, si vous étiez privé du plaisir de l'entendre pour quelque temps, vous entendriez souvent vanter sa prose, ses vers et son gouvernement. Je ne suis point étonnée qu'il ait désiré de vous attacher à sa personne ; ne le soyez point non plus que les gens qui ont joui de votre compagnie pendant votre séjour en France souhaitent de vous y revoir.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Opere, t. XVI, p. 401-402.

*

10

À Pierre-Robert Le Cornier de Cideville

1^{er} août 1749

Votre lettre m'a fait grand plaisir, Monsieur, et par le ton et par l'amitié qui y règnent. Je n'ai pas douté que vous voulussiez bien prendre part au succès de la périlleuse entreprise dont je me suis tirée mieux que je n'espérais pour une première fois. Vu la difficulté de la route, je ne sais si je me rembarquerai. Le métier est trop pénible. Outre la peine de l'ouvrage, les soins de le mettre en œuvre et de faire représenter la machine sont excessifs²⁵. M. Du Bocage en a eu la plus grande partie mais j'ai fait des changements à chaque représentation qui m'ont beaucoup fatiguée vu ma mauvaise santé, qui va bien pourtant, ainsi que ma pièce qui est fort critiquée et applaudie, comme il est d'usage. J'ai même l'honneur d'avoir des lettres imprimées dessus où on me loue et on me blâme²⁶. Comme vous avez aimé les vers latins, je vais en transcrire qu'on a trouvé jolis. Ils sont d'un prince allemand.

24. *Le Mercure de France* de mai 1749 publie en effet une brève « Lettre de M. le comte Algarotti à M. Rémond de Sainte-Albine », datée du 15 février 1749 à Berlin, où il désavoue une édition hollandaise de son *Congrès de Cythère*.

25. Sa tragédie *Les Amazones* a été représentée par les comédiens ordinaires du roi en juillet et août 1749. Elle sera à l'affiche de l'Ambigu-Comique pendant 8 mois en 1789.

26. Par exemple la *Lettre à Madame Du Bocage sur sa tragédie des Amazones* (Utrecht, sans nom, 1749) ou la « Lettre d'une dame de Paris à une dame de ses amies », dans *La Bigarrure ou Mélange curieux, instructif et amusant de nouvelles, de critique, de morale, de poésies, etc.* (La Haye, Pierre Gosse, 1749, p. 13 et suiv.).

*Dum canit innocuos Evae, Boccagia, lusus :
 In paradisiacos me rapit Eva locos.
 Dum canit Antiopes Scythicas Boccagia flammæ,
 In Scythiam Antiopes captus amore ferror.
 At dum se ipsa offert oculis, Boccagia, nostris :
 Qualis ab oceano, Phœbe, redire soles ;
 Nec Scythiae campos, paradisi nec moror hortos,
 Nec places, Antiope, nec places, Eva parens²⁷.
 Lesbia amaronibus vitam vocem qui dedisti
 Ut placeant oculos Lesbia junte tuos.*

Je vous verrai sans doute en passant à Rouen et nous en dirons davantage. Vous savez qui je vous suis et la parfaite amitié et considération que j'ai pour vous.
 Ms. : Papiers Cideville.

*

11

À M^{me} Le Vaillant²⁸

Dieppe, ce 28 septembre 1749

Je suis bien flattée, madame, que vous ayez bien voulu me choisir pour me faire part de vos sublimes amusements. Ce que je lis de vous me donne beaucoup d'envie d'en savoir davantage. Si le temps n'était pas aussi mauvais, j'irais moi-même vous demander ce que vous me promettez de plus. Quoique je me sois un peu occupée jadis de la métaphysique, je me trouve un très indigne juge en pareille matière. Mais du moins je suis à portée de vous entendre et de vous admirer.

27. Texte (sans les deux derniers vers) du poème attribué à un médecin allemand, reproduit dans *PD*, p. 334. Traduction : « Quand Du Bocage d'Ève en Éden peint les jeux, / Comme Ève elle m'entraîne en ces jardins heureux. / Chante-t-elle en Scythie Antiope et sa flamme, / Même feu qu'Antiope embrase aussi mon âme. / Mais lorsque Du Bocage elle-même à nos yeux / Paraît comme Phébus en son lever pompeux, / Séjour charmant d'Éden, et vous, champs de Scythie, / Antiope, Ève, hélas ! bientôt je vous oublie » (*ibid.*, p. 335).

28. Auteure d'un manuscrit réfutant la théorie de l'âme du père Malebranche. Elle l'a adressé à Voltaire, qui lui en fait compliment (« Il est bien glorieux pour votre sexe que ce soit le père Malebranche qui ait fait un roman, et que ce soit vous qui soyez la véritable philosophe ») et la qualifie de « grande philosophe ennemie des illusions » (lettres des 16 janvier 1747 et 15 janvier 1748, D 3507 et D 3606). Voir : Robert Troude, « L'anti-Malebranche de Madame Le Vaillant (avec quelques lettres inédites de Voltaire, l'abbé Pluche et de M^{me} Du Bocage) », *Revue des sociétés savantes de Haute-Normandie*, n° 11, 3^e trimestre 1958, p. 35-44. Les trois lettres de M^{me} Du Bocage sont conservées à la BMR dans un des dossiers manuscrits intitulés *L'Anti-Malebranche*.

Vous êtes bien heureuse de vous être fait de telles occupations dans la retraite que vous avez choisie²⁹, par ce moyen que vous vous trouvez en bonne compagnie, je ne crois pas que je vous conseille d'en changer. J'ai l'honneur d'être...

Ms.: BMR, mm 128, inv. 1329, 3^e supplément, t. 2, j.

*

12

À M^{me} Le Vaillant

Ce lundi... octobre 1749

J'ai lu avec grand plaisir et grande attention, madame, les manuscrits que vous m'avez envoyés. Je ne puis qu'être de votre sentiment y ayant trouvé beaucoup d'idées que j'avais osé avoir sur le même sujet, mais que je n'aurais pu mettre au jour avant autant de clarté, de discussion et de méthode. Puisque vous m'ordonnez de vous dire ce que j'en pense, je crois qu'il y aurait un peu à retoucher au style, si vous avez dessein de le faire imprimer. Comme la moitié est délicate en cause de la religion, on pourrait vous chicaner. Vous savez combien on est difficile sur cet article.

Votre sentiment rentre beaucoup dans celui de M. Locke que vous connaissez sans doute. Les dévots ont craint qu'il ne tendît un peu au matérialisme. Vous savez qu'il a fort combattu le père Malebranche sur ses idées innées. Votre manière de penser, bien plus à la portée de notre faible nature, est sans doute telle que Dieu a voulu qu'elle fût, c'est-à-dire incapable d'entendre un système idéal, si dépouillé du secours et de l'union des sens. Vos objections philosophiques me donnent beaucoup d'envie de connaître particulièrement une personne aussi éclairée et aussi raisonnable.

Mon départ pour Paris, trop prochain, s'oppose à mon désir, mais ne le fera point perdre. Si je puis vous être utile dans le pays instruit que je vais habiter, vous pourrez disposer de moi. J'ai l'honneur d'être...

Ms.: BMR, mm 128, inv. 1329, 3^e supplément, t. 2, k.

*

13

À Francesco Algarotti

Parigi, 2 gennaio [1750]

Mando a V. S. Illustriss. i primi frutti della mia scienza nella lingua italiana. Non domanderà ella, che abbiano nella primavera la maturità autunnale; ma mi metteranno in istato di sperare il dono della sue dottissime opere, corne elle mi fa l'onore di chiedermi le mie. Non le credeva tanto felici d'essere capitate nelle mani del Principe di Prussia. Ella ne farà uso cho crederà più vantaggioso alla mia fama.

29. Une abbaye, comme indiqué par une autre main sur le manuscrit.

Gliene manderè un esemplare col mezzo di milord Tyrconnell, che va per ambasciatore di Francia a Berlin³⁰. Bramerei d'esser commensale di questo signore, per veder d'appresso un rè guerriero, legislatore, poeta, e filosofo, cioè molti grandi di uomini in un solo. Non sono tanto felice da poter intraprendere questo viaggio. Ma mi sarà lecito di andare nel mese di aprile in Inghilterra, ed in Olanda, per poter dire d'aver veduti altri che Francesi; e ripatriandorni dirè senza dubbio e gli uomini sono simili in ogni luogo; non hanno altra differenza che la inaschera; ma un picciol numero, qual ella è, prova, che ve ne sono dei superiori in merito, ed in gèntilezza; nel qual giudizio spero di confermarmi colla lectura dei vostri graziosissimi e dottissimi autori, che stè facendo con gran piacere, per far trascorrere qualche scintilla del loro foco ne' miei versi. Avrei dovuto prima d'ora arricchirli d'un tal pregio. La negligenza mi ha fatto differire ad imparar una lingua, che non ho avuto gran pena ad intendere, sapendo il Latino; ma che credo difficile a bene serivere: onde le chiedo grazia per li miei gallicismi, e la merito per la perfetta considerazione colla quale mi dichiaro.

Opere, t. XVI, p. 407-408.

*

14

À M^{me} Le Vaillant

Paris, ce... 1750

Votre manuscrit, madame, n'a pas aussi bien réussi chez les libraires que je m'en flattais. Ce n'est pas la faute de l'auteur, à qui il fait beaucoup d'honneur, mais le siècle ne prend pas grand intérêt à cette querelle qui a été discutée de manière victorieuse par M. Locke contre le père Malebranche, ce qui fait que les libraires n'oseraient se charger d'imprimer un ouvrage considérable sur cette matière.

Ils disent que s'il était réduit à la valeur de 400 pages, c'est-à-dire environ à la moitié de ce qu'il contient, ils en risqueraient la réussite en faveur de la manière fine dont il est traité. Mais comme ils désireraient encore qu'on en retranchât tout ce qui peut souffrir une mauvaise interprétation théologique, ils ôteraient une partie de la force des arguments, et que je craindrais que l'ouvrage ne perdît de sa bonté.

Voilà, madame, les avis que j'ai pu recueillir des personnes éclairées qui l'ont vu, et qui ont de votre capacité toute l'estime qu'elle mérite. Ils regrettent fort que vous ayez employé vos sublimes talents à une matière aussi ingrate. J'ai l'honneur d'être...

BMR, Ms. mm 128, inv. 1329, 3^e supplément, t. 2, l.

*

30. Richard-François Talbot, comte de Tyrconnel, rejoindra son poste d'ambassadeur en 1750. La lettre doit donc être datée de 1750 et non de 1760 comme dans *Opere*.

15

À Francesco Algarotti

À Paris, ce 1^{er} septembre 1756

Je vous ai une double obligation, monsieur. Votre souvenir flatte infiniment mon amour-propre, et vos réflexions sur les arts m'instruisent ; votre savoir sur la musique et la peinture éclaircit mes idées confuses, qui souvent s'accordent avec les vôtres. Ici depuis deux ans on dispute sans cesse sur l'opéra italien et français. Je n'ai rien vu qui réunisse mieux l'excellent des deux genres que le plan que vous en donnez. J'en ai fait part à mes amis les plus connaisseurs ; tous ont été charmés du choix que vous avez fait d'*Énée* pour mettre sur le théâtre. La distribution des scènes, et les ballets sont amenés de la manière la plus naturelle. *Iphigénie* est aussi un bon sujet. Vous en tiendrez-vous à la réussite de ces deux essais ? Ne nous ferez-vous pas part de vos remarques judicieuses sur l'architecture et la sculpture ? Je compte aller vous les demander en Italie ce printemps, et vous y présenter un grand poème que je fais imprimer. Votre ambassadeur qui veut bien vous faire parvenir cette lettre m'a dit que je ne vous trouverai pas à Venise ; mais j'espère vous rejoindre à Florence, ou à Rome, dans les lieux les plus dignes de satisfaire votre goût éclairé. Je serais bien heureuse d'y rencontrer un guide tel que vous, monsieur, et d'avoir l'occasion de vous réitérer, que j'ai l'honneur d'être plus que personne...

Opere, t. XVI, p. 409-410.

*

16

À Michele Enrico Sagramoso³¹

Parigi il secondo di gennaio 1757

Illustrissimo Signore,

L'ambasciadore di Venezia m'ha promesso di farvi giungere un esemplare d'un poema da me or ora pubblicato³². Spero che mi rinoverà nella Vostra memoria e che mi porterò a vedervi a Verona in questa primavera. Mi ramento sempre con piacere di quel tempo i, cui io godea la vostra amenissima conversazione; posso assicurarvi che ho l'onore d'essere perfettissimamente di voi, illustrissimo Signore la humil.ma obl.ma Serva...

31. Le comte palatin Michele Enrico Sagramoso di San Fermo e Sant' Andrea (1720-1790), grand voyageur, ambassadeur de l'ordre de Malte, notamment en Russie et en Pologne.

32. *La Colombiade*.

Il Signor Du Bocage ha l'onore di rassignarvi i suoi rispetti.

Ms. : Bibliothèque di Verona, env. 87, « Le Page Du bocage »

Piva, lettre I.

*

17

À Francesco Algarotti

À Rome, ce 11 février 1757

Vous vous servez du crédit que vous avez, monsieur, dans le monde littéraire pour m'envoyer tous les jours des nouvelles couronnes. Je les reçois volontiers des mains du Fontenelle de delà des monts. C'est le titre que vous donne un homme de mes amis qui me mande qu'il vous envoie le dernier extrait que vous m'avez demandé du *Journal étranger*. Vous devez le recevoir incessamment. Je compte vous revoir avant Pâques, et prendre vos commissions pour Paris où je désirerais fort de vous ramener avec moi. Quoique ami du roi de Prusse, vous n'y seriez pas moins bien reçu. Vous y trouveriez une guerre d'une autre espèce qu'on fait aux encyclopédistes. D'Alembert, qui ne veut point se battre, a abandonné ce dictionnaire. L'abbé de Condillac, un de leurs métaphysiciens, et mon ami, vient être nommé précepteur du fils de l'Infant de Parme avec 12 000 livres de pension à vie³³. Je crois qu'il est de votre académie de Berlin. Je vous prie de faire passer à celle de Padoue mes très humbles remerciements, et de me croire pour une éternité...

Opere, t. XVI, p. 413-414.

*

18

À Francesco Algarotti

[Rome³⁴,] le 4^e de mars [1757]

Ill^{mo} S^{re},

Le ho mandato per via de M^{me} de Rochechouart³⁵ il *Giornale straniero* che m'ha chiesta; se ella ne è contenta, la priego da parte de' giornalisti di metterlo in credito in Italia. Ho ricevuto da Prault, il *Congresso di Citera* che non ho potuto abbandonare senza leggerlo da capo al fine³⁶. Non creda però che la materia

33. Le philosophe et économiste Étienne Bonnot de Condillac, abbé de Mureaux, qui entrera à l'Académie française en 1768.

34. Le premier éditeur date par erreur la lettre de Paris.

35. La femme de François-Charles, comte de Rochechouart, ambassadeur de France à Parme.

36. Le volume, en italien, est en effet paru chez le célèbre libraire parisien et porte la date de 1756.

m'abbia cattivata: l'arte di trattarla fa solo il merito d'un soggetto si speso dibattito e reiterato. In vano la maestra mano dell'intagliatore s'esforzata di far l'impossibile per esprimere nelle stampe del *Congresso* tutti fiori, gli amori, le grazie che la abbelliscono e vivificano la piccola *Arte d'amare* di Leonzio. La finessa del di lei stile è un pennello molto più espressivo. Questo è altresì il parere de' miei amici, a quali l'ho data a leggere. Sarò bene tosto in istato di parlarne più ampiamente seco lei. Si la nostra sanità ci permetterà, partirò per l'Italia col mio marito fra un mese. Fermerò qualche tempo in Torino, in Milano, in Venezia, e me renderò a Roma per San Pietro, ove spero ritrovarla, oppure in Venezia, e domandarle il suo sentimento sul mio poema ch'ella senza dubbio ha presentemente ricevuto³⁷. Avrei mille cose a dirla supra questo capitolo, sul suo *Congresso* e sul mio viaggio; ma ho troppa pena a comunicar i miei sensi in italiano, e pure vorrei impararla pel momento in cui avrò il piacere di vederla e d'assicurarla di nuovo che ho l'onore d'essere più que nessuno, Ill'mo S., huml'me e devo'me serva...

Ho fatto i suoi complimenti a l'ambasciadore di Venezia che li a ricevuti con gran sodisfazione; glieli rende al centuplico. Avrò l'onore di scriverle quando sarò in Torino.

Ms.: coll. part.
Turgeon, p. 323.

*

19

À Francesco Algarotti

À Rome ce 1^{er} juillet 1757

Vous faites toujours plus que vous ne promettez, monsieur. Vous m'avez flattée du plaisir d'être votre compagne dans une de vos assemblées littéraires, et vous me faites inscrire dans votre docte Académie. J'écris à M. Zanotti pour le prier de la remercier très humblement pour moi³⁸. Ma reconnaissance est proportionnée aux attentions dont vous m'honorez; elles sont d'un prix qui me permet à peine de vous parler de celles que je voudrais avoir pour ce que vous désireriez de moi. Je reçois à Rome les patentes de l'Institut de Bologne. J'espère d'y retourner, d'avoir le plaisir de vous y voir, et vous y remercier encore. Je me souviens sans cesse des heureux jours que j'y ai passés sur la montagne à votre festin, en lisant

37. Vraisemblablement *La Colombiade*.

38. Francesco Maria Zanotti, professeur de philosophie à l'université de Bologne, secrétaire de l'Institut des sciences depuis 1723.

l'in-quarto royal, où vous êtes traité comme vous le méritez. J'ai souvent parlé de vous dans ma route ; chacun applaudissait aux louanges que je vous donnais, et tout augmentait le regret que j'avais de n'avoir pu vous entraîner avec moi. Je vois pourtant à regret, que vous avez quelque raison d'attendre d'autres circonstances pour venir ici. Maupertuis ne les craint point ; on m'écrit qu'il est en route pour l'Italie ; vous le verrez sans doute ; vous aurez bien des choses à vous dire³⁹. Vous parlerez au moins autant que nous avons babillé à Bologne ; nous n'avons pas encore tout dit, et notre projet de retraite près de Padoue était fort bon. Soit que vous en jouissiez seul, ou en compagnie, pensez, je vous prie, quelquefois à quelqu'un qui vous a toujours donné une place distinguée dans sa mémoire. Si quelqu'un daigne m'avoir dans la sienne à Venise, je vous prie de lui faire mes très humbles compliments. Pendant que vous vous rafraîchissez sous vos ombrages, je sue à Rome. Les bontés qu'on y a pour moi me font oublier les inconvénients de la chaleur, et ma faible santé s'en trouve bien. Soyez sobre dans votre retraite afin d'y jouir parfaitement des dons de la sagesse, et amassez-vous un peu de force pour la venir dépenser à Paris, où il en faut beaucoup. Adieu, aimable ermite.

Opere, t. XVI, p. 416-418.

*

20

À Michele Enrico Sagramoso

À Rome, ce 1^{er} juillet 1757

Que nos promenades du soir dans la gondole étaient jolies ! Monsieur, vous m'avez dit de ne vous en parler que quand je serais à Rome. J'ai eu peine à me taire jusqu'ici, ma tête reconnaissante pleine de vos attentions voulait vous exprimer les sentiments d'estime et d'amitié que vos soins, votre mérite et votre caractère m'ont inspirés ; mais la confiance que j'ai en votre manière de penser m'assurait que vous vouliez sans cérémonie ne savoir de mes nouvelles que quand je serais au lieu de ma destination. J'y suis traitée aussi bien et mieux que votre amitié ne peut le désirer, la chaleur m'incommode pour les choses que je veux faire, mais ma santé s'en trouve bien ; donnez-moi des nouvelles de la vôtre si vos yeux vous le permettent et faites je vous prie mille remerciements de ma part à ceux que vous savez qui ont eu de la bonté pour moi aux lieux où vous êtes.

39. Pierre-Louis Moreau de Maupertuis entre à l'Académie royale des sciences en 1723, puis à la Royal Society de Londres. Son expédition en Laponie le rend célèbre et lui doit de devenir président de l'Académie des sciences de Berlin. Membre de l'Académie française en 1743, il l'est aussi de celle de Nancy.

Je ne puis rendre trop de grâces aux maisons Corner et Condolmier⁴⁰; faites en sorte que M^{mes} Barberigo et Cordelina⁴¹ se souviennent de moi, MM. Erizo⁴², Angelo Querini, Sagretti, Farsetti⁴³, l'abbé Chiari, le secrétaire d'ambassade de M. Monsenigo et autres qu'en ma faveur vous savez choisir; je me repose sur vous, je sais que je n'ai rien de mieux à faire, n'oubliez pas de parler de moi à M. votre père.

M. Du Bocage vous assure de son respect; nous parlons souvent ensemble de Venise et de toutes vos politesses.

Dieu, que nos promenades en gondoles étaient jolies !

Ms. : Biblioteche di Verona, env. 87

Piva, lettre II.

*

21

À Francesco Algarotti

À Rome, ce 24 août 1757

Je n'ai point eu l'honneur de répondre à la lettre que vous m'avez écrite à Florence, monsieur, parce que je ne l'ai reçue que hier. J'ai eu le plaisir de vous remercier depuis que je suis à Rome de la faveur que m'a faite l'Institut de Bologne. Il est agréable de devoir de la reconnaissance à une personne qu'on estime infiniment; c'est ce que je vous marquais. Je crois que vous m'avez donné de vos nouvelles depuis, mais j'attendais pour y répondre que j'eusse reçu de Paris l'assurance qu'on m'avait obligée en vous servant. Je vous envoie ce qu'on me mande. Ne lisez que le côté où vous verrez une croix, l'autre ne doit pas paraître à vos yeux; mais vous le pardonnerez, en faveur du peu d'envie que l'écrivain et la personne qui vous envoie son billet ont de vous désobliger. Mon correspondant a fait une méprise; il vous envoie le poème sur la peinture au lieu de celui sur la musique. Je réparerai tout cela quand je serai à Paris. Je compte toujours passer par Bologne à la fin d'octobre. Je vous écrirai plus positivement à mon retour de

40. Familles aristocratiques vénitiennes.

41. Caterina Barbarrigo, née Sagredo, et la femme de Carlo Cordellina. M^{me} Du Bocage a été introduite auprès de la noblesse vénitienne, à laquelle appartiennent toutes les personnes citées, par des lettres de recommandation qui lui ont été procurées par l'ambassadeur de Venise à Paris, Nicolò Erizzo.

42. Marcantonio Erizzo, frère de l'ambassadeur de Venise à Paris, futur ambassadeur à Rome.

43. Filippo Farsetti, cousin de Tommaso Giuseppe, que M^{me} Du Bocage a connu à Paris.

Naples où je compte aller le mois prochain. Il me semble que vous auriez dû faire tous ces voyages avec moi. Votre présence aurait, je vous assure, fait oublier que vous appartenez au roi de Prusse ; et vous voyez que Maupertuis n'a pas craint de venir à Rome, s'il est vrai, comme on me l'avait mandé, qu'il soit en chemin : car je n'en ai plus de nouvelles. J'aurais été charmée de faire connaissance avec lui ici, où on se voit plus facilement qu'à Paris.

Aimable berger des Arcades, vous auriez dû venir à ma réception, j'en aurais eu plus de gloire et l'assemblée plus d'émulation. Par le plaisir que j'ai à vous dire ces vérités, jugez si je vous ai oublié, comme vous me le reprochez. Non, monsieur, je me souviendrai toujours du temps que j'ai passé avec vous à Paris, de vos ouvrages, de la réception que vous m'avez faite à Bologne, du plaisir que vous y avez, qui vous a empêché de venir avec moi, et de la promesse que je vous ai faite d'aller reprendre nos conversations au mois d'octobre. Je vous prie en attendant de présenter mes respects à madame Scappi. Adieu, je me flatte que vous me connaîtrez sans que je signe.

Opere, t. XVI, p. 422-424.

*

22

À Francesco Algarotti

À Rome, ce 10 septembre 1757

Vous ne pouvez que m'occuper agréablement, monsieur, quand vous me demanderez quelque chose que je pourrai faire pour vous ; je vous avais, je crois, mandé qu'on avait mis à l'adresse de M. de Rochechouart, à Parme, le *Congrès de Cythère*, et la traduction de l'*Essai sur la musique* [sic] que vous m'aviez demandés⁴⁴. Au lieu de l'essai sur l'opéra, on a mis celui de la peinture⁴⁵. J'ai mandé de rectifier la méprise, et de vous envoyer par l'ambassadeur de Venise ce que vous me demandez par votre dernière lettre ; si ma commission n'est pas bien exécutée, à mon passage à Bologne, vous me direz ce qui vous manque, et quand je serai à Paris, je vous le ferai tenir. Le *Journal étranger* a changé de mains, ce qui me fait craindre que vous ne soyez pas aussi content de l'extrait du *Congresso* que je l'aurais désiré. Je ne connais point les nouveaux journalistes. Je pars toujours la semaine prochaine pour Naples, et en reviendrai au commencement du mois prochain, après quoi je verrai s'il me sera possible de m'arracher à la vie agréable

44. Il s'agit de la traduction du *Saggio sopra l'opera in musica* d'Algarotti, parue dans le *Mercurio de France* de mai 1757, p. 40-62, sous le titre « Essai sur l'opéra ».

45. L'« Essai sur la peinture » d'Algarotti est paru dans le *Journal étranger* de décembre 1756, p. 77-110.

qu'on a la bonté de me faire mener ici, pour retourner dans ma patrie. Je vous ferai souvenir en passant de la promesse que vous m'avez faite d'y venir passer un temps, et serai bien flattée, monsieur, si je puis vous y être utile à quelque chose. On redit encore que Maupertuis vient...

Je suis encore obligée de me dédire, monsieur. Ma fluxion a duré plus que je ne le pensais. Je ne puis partir que lundi, 24. Il me faut au moins huit jours pour me rendre à Bologne. Le plaisir de vous y voir me dédommagera, monsieur, d'une route aussi longue et aussi difficile.

M. Du Bocage vous présente son respect⁴⁶.

Ms. : coll. part.

Turgeon, p. 324.

*

23

À Francesco Algarotti

À Naples, ce 10 octobre 1757

Malgré toutes les marques d'attention que vous voulez bien me donner, monsieur, j'ai des reproches à vous faire, de ce que vous me parlez toujours de moi dans vos lettres et jamais de vous. Je ne sais ni comment va la santé de votre corps et de votre âme, ni quels sont vos idées, vos réflexions et vos amusements ; pour m'en venger, je ne vous dirai rien de toutes les bontés qu'on a pour moi à Naples, où vos lettres ont eu celle de me venir trouver. Je me bornerai à vous prier de rendre ma lettre de remerciement au Secrétaire de l'Académie, qui m'a fait l'honneur, sur votre parole, de me trouver digne de me donner des patentes. Je les recevrai avec grande reconnaissance à mon passage à Bologne. Je ne sais plus précisément dans quel temps il se fera. L'hiver vient ; on me fera peur des Alpes. Quand je serai de retour à Rome, je verrai quel parti je prendrai. Il me sera difficile de passer tout droit. J'ai encore Tivoli et Frascati à voir. J'ai promis à M. de Canillac⁴⁷ d'aller loger chez lui en revenant. Comment le quitter brusquement ensuite ? Vous comprenez qu'il me sera difficile de passer à Bologne à la fin d'octobre comme je l'avais résolu, et je serai peut-être obligée d'attendre le mois de janvier. Je vous instruirai mieux de ma marche, et me ferai un plaisir

46. Le texte de la lettre est suivi dans Turgeon d'un post-scriptum qu'on retrouve dans les *Œuvres* d'Algarotti à la fin d'une lettre plus tardive (25 janvier 1761) où il paraît plus à propos (après la condamnation de l'*Encyclopédie* en 1759). Nous le supprimons donc ici, où il paraît se trouver par erreur.

47. François-Claude de Montboissier, abbé de Canillac, chargé d'affaires à l'ambassade de France à Rome.

d'entretenir votre correspondance, pourvu que vous me parliez de vous et de vos projets, comme je prends la liberté de vous étourdir des miens.

Ms. : coll. part.
Turgeon, p. 325.

*

24

À Francesco Algarotti

À Rome, ce 15 avril 1758

Je compte d'être avec vous à la fin de la semaine prochaine, ou au commencement de l'autre, monsieur. Je m'en fais un grand plaisir, et si je pouvais vous entraîner avec moi à Paris, j'en aurais encore davantage, mais j'y vois des obstacles. La fortune élève et abaisse tour à tour le sort des rois qu'elle fait tourner sur la roue ; il serait temps de la fixer. C'est ce qui ne me paraît pas encore prochain. Ainsi il faudra cheminer sans vous, et aller vous attendre au bord de la Seine, où vous serez certainement bien reçu, c'est-à-dire comme vous le méritez.

Opere, t. XVI, p. 424-425.

*

25

À Michele Enrico Sagramoso

À Rome, ce 15 avril 1758

Je vous ai promis, monsieur, de vous mander quand je passerais à Bologne. Quoique je ne sois pas bien sûre du jour, l'envie de vous voir me fait hasarder de vous écrire ; je crois pourtant que j'y serai à la fin de la semaine prochaine ou au commencement de l'autre, c'est-à-dire le 24 ou le 25 au plus tard. M. Joseph Farsetti avait aussi envie d'y venir ; vous pourriez vous accorder avec lui pour me donner encore le plaisir de voir deux gens fort aimables, et que j'estime beaucoup, une fois en ma vie. Quand même vous ne pourriez pas venir, je vous prie de lui faire part de ma lettre et de lui dire que je lui envoie un recueil de vers dont vous aurez aussi un exemplaire. M. Grain votre général vous les portera ; il faut que je croie que vous m'aimez bien tous les deux pour vous envoyer un volume de louanges qui sont même fades pur ceux qui les reçoivent.

Il y a mille ans que je n'ai eu de vos nouvelles ; si vous n'aviez vos yeux pour excuse, je vous gronderais de bon cœur et au contraire je vous vante à tout propos ; j'ai même parlé en votre faveur sans votre permission au grand bailli de Saint-

Simon⁴⁸ qui part pour Malte dans l'espoir d'être grand maître ; je crois qu'il y réussira et il m'a promis qu'il vous serait favorable ayant déjà entendu parler de votre mérite. Ne vous donnez pas la peine de me remercier ; si je pouvais vous être bonne à quelque chose, ce serait moi que je servirais ; je vous prie d'être bien persuadé que personne ne prend plus d'intérêt à ce qui vous regarde que moi qui ai le plaisir de vous en assurer. Si vous ne pouvez pas venir à Bologne, je compte y recevoir de vos nouvelles.

M. Du Bocage vous assure de son respectueux attachement.

Une fluxion sur les yeux me fait différer mon départ de façon que je ne serai à Bologne que du 25 au 30.

Ms. : Biblioteche di Verona, env. 87.
Piva, lettre III.

*

26

À Jean Lévesque de Burigny⁴⁹

[Parme, mai 1758]

[...] je n'ai pas montré une lettre du cardinal Passionei⁵⁰ à quelques-uns des Messieurs du Parlement, dans le but d'insinuer que le cardinal approuvait le livre [d'Helvétius], mais pour faire connaître qu'il trouvait la rétractation suffisante [...]

Jean-Vincent Genet, « Étude sur Jean-Simon Lévesque de Pouilly », *Travaux de l'Académie nationale de Reims*, vol. 66, n^{os} 3-4, Reims, Imprimerie de l'Académie, 1881, p. 212.

*

27

À M^{gr} Onorati, gouverneur de Lorette

À Avignon, ce 9 juin 1758

Monseigneur

Quoique j'aie différé à vous remercier de toutes vos politesses, elles n'en sont pas moins présentes à ma mémoire ; mais l'envie que j'avais de retourner à Rome pour le conclave me faisait espérer avoir encore le plaisir de vous voir et de vous rendre

48. Claude de Rouvroy de Saint-Simon, commandeur en 1760, puis ambassadeur de l'ordre en France.

49. Homme de lettres et érudit, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

50. Domenico Silvio Passionei, associé libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres depuis 1755.

grâce en personne ; M. Du Bocage m'a privée de cet honneur, en me refusant de me ramener aux bords heureux du Tibre ; il en a été bien puni, la goutte l'a pris à Avignon chez M. le vice-légat où nous sommes depuis 3 semaines.

Je compte incessamment continuer ma route pour Paris, où j'espère que vous voudrez bien me donner de vos nouvelles ; elles me seront très précieuses par la connaissance que j'ai de votre mérite, et la vive reconnaissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monseigneur, votre très humble et très obéissante servante...

M. Du Bocage vous présente son respect. Je vous supplie, Monseigneur, de faire mille compliments pour moi à M. le pénitencier français⁵¹ à qui j'ai mille obligations du bon thé qu'il m'a donné et de toutes ses attentions.

Ms. : coll. part.

Turgeon, p. 325-326.

*

28

À Charles Bordes⁵², de l'Académie de Lyon

Paris, ce 18 juillet 1758

Vous êtes étonné que je ne vous aie point encore remercié de toutes vos attentions, monsieur, et moi j'en suis désespérée : c'est la faute de tous mes amis ; ils sont venus me faire cent questions qui ont occupé tout mon temps : quelques-unes ont été sur votre compte, et celui que j'en ai rendu est fidèle et bien flatteur pour vous. Je voudrais aussi rencontrer quelqu'un qui connût M^{me} Flachat⁵³ pour avoir le plaisir de vous en dire tout le bien que j'en pense. Je ne finirais pas sitôt, si j'entamais ce chapitre.

Les grâces, la délicatesse,
L'esprit, la douceur, la gaieté,
Dans la galante Antiquité
En auraient fait une déesse.

Je m'aperçois que ces expressions sont trop communes pour son mérite ; mais souffrez que je m'en serve jusqu'à ce que j'aie le temps d'en créer de nouvelles :

51. « Prêtre commis par l'évêque, pour absoudre des cas réservés [...]. *Il y a à Rome des Pénitenciers pour toute sorte de nations* » (*Dictionnaire de l'Académie*, 1762).

52. Homme de lettres, correspondant de Voltaire et auteur d'une *Profession de foi philosophique*, membre de l'Académie de Lyon depuis 1745.

53. Épouse de Jean-Baptiste Flachet, prévôt des marchands de 1752 à 1763 (d'après la note du premier éditeur).

j'en voudrais aussi inventer pour remercier, vous et vos illustres confrères, MM. les académiciens, de l'honneur signalé qu'ils m'ont fait ; je vous supplie de leur redire combien j'y suis sensible : leurs bontés et les charmes de Lyon m'ont excitée à en crayonner grossièrement une petite histoire⁵⁴ :

Aux lieux où le Rhône indompté,
Tournant son cours vers la Provence,
D'un fleuve accepte l'alliance,
Que vois-je ? Un séjour enchanté !
L'industrie y met l'abondance,
Le goût y règne, et l'Hélicon
Y retrouve un autre Pindare⁵⁵ ;
Le temps y ramène un Platon⁵⁶ ;
Sur ces bords voisins du Lignon,
Bory⁵⁷ tire de sa guitare
Des sons dignes d'Anacréon.
Le chroniqueur de la contrée⁵⁸,
Abbé savant, dit que Lyon,
Bien plus antique qu'Illion,
Fleurissait au siècle d'Astrée.
Par les druides inhumains
Le culte pur de ce bel âge
Y devint cruel et sauvage.
Plancus y porta des Romains
Les vertus, les arts, le courage ;
Mais, dans le temps des Amadis,
Vénus y fit régner son fils.
De lui naquit sur ce rivage
(Chez un peuple qui l'encensa)

54. Le destinataire y répondra par des « Vers à M^{mc} Du Bocage, en réponse aux remerciements qu'elle avait adressé à l'Académie de Lyon ».

55. Charles Bordes lui-même, auteur d'odes.

56. Jacques-Annibal Claret de La Tourette de Fleurieu, secrétaire perpétuel de l'Académie de Lyon (d'après la note du premier éditeur).

57. Le chevalier de Bory, secrétaire de l'Académie de Lyon (d'après la note du premier éditeur).

58. Jacques Perneti, historiographe de Lyon, membre de l'Académie (d'après la note du premier éditeur).

L'esprit galant qui me plaça
Dans leur célèbre aéropage.

Archives historiques et statistiques du département du Rhône, Lyon et Paris, 1825, t. III, p. 74-76.

*

29

À François Jacquier⁵⁹

Paris, ce 28 août 1758

Mon très aimable Père,

Je n'ai point eu plus tôt l'honneur de vous écrire, parce que j'ai compté que M^{gr} de Canillac⁶⁰ aurait soin de vous faire mes compliments, et de vous faire part des chagrins que j'ai eus de n'avoir point passé le temps du conclave à Rome, mais je crains que ses occupations ne l'aient empêché de vous parler de mes regrets de n'être plus où vous êtes et avec vous. Il me reste le plaisir d'en parler souvent avec notre ami Clairaut, qui s'est échauffé le sang à courir après la lune⁶¹. Sa santé est aussi inégale que le cours de cet astre. Je lui prêche d'abandonner le ciel pour la terre, il me répond que tout va trop mal dans ce bas monde. Il est vrai que Louisbourg est pris⁶², que le Rhin est passé à notre barbe sans que nous en ayons tiré d'avantage, que l'argent est rare, que les Anglais nous insultent sans que nous ayons un vaisseau à leur opposer, et que le public n'y voit d'autre ressource que d'envoyer le prétendant en Écosse sur la flotte combinée des Suédois et des Russes qui croise dans la Baltique. C'est un conte du peuple qui me rit dans notre misère. Vous voyez que vous autres astronomes, vous avez raison de ne vous point occuper des affaires du monde qui vont souvent mal. Celles du ciel sont mieux réglées. Cependant, notre ami est fort embarrassé à savoir le temps où reviendra

59. François Jacquier, professeur de mathématiques et de physique à Turin, à Parme et à Rome, est membre des académies des sciences de Paris et de Berlin, ainsi que de la Royal Society de Londres. Il est notamment l'auteur, avec Thomas Leseur, de la traduction latine des *Principia* de Newton (Genève, Barillot, 1739-1742, 4 vol.).

60. Auditeur de rote pour la France à Rome (note des premiers éditeurs).

61. Le célèbre mathématicien Alexis-Claude Clairaut, entré à l'Académie des sciences en 1731 et à la Royal Society en 1737. Sa *Théorie de la lune déduite du seul principe de l'attraction réciproquement proportionnelle aux carrés des distances* (Saint-Petersbourg, 1752) a remporté le prix de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg en 1750. Il a prié M. Du Bocage de remettre sa « pièce sur la lune » au père François Jacquier (lettre de Clairaut à Jacquier, 24 juin 1757, www.clairaut.com).

62. Après un long siège (8 juin-26 juillet 1758), Louisbourg, forteresse royale située à l'entrée du golfe du Saint-Laurent, est prise par les Anglais, ouvrant la voie à la conquête du Canada.

sa comète ; comme elle a eu divers périodes⁶³, il ne sait lequel prendre ; en attendant, pour récompense de ses travaux et de son mérite, il vient de partager avec M. Lemonnier, la place d'inspecteur des postes que M. Bouguer avait. J'aurais voulu qu'il l'eût eue seul, elle est de 1 000 écus, c'est encore beaucoup d'en avoir eu la moitié. Son compétiteur avait de puissantes protections et plus d'intrigue que lui, c'est là ce qui vient de faire M. de Contades maréchal de France pour que M. de Soubise ne soit point commandé par un lieutenant général ; la faveur vient aussi de faire des ducs ; elle fait tout, mais elle ne peut nous faire de matelots ni de bons généraux.

Adieu, mon très aimable père, si vous voyez quelqu'un qui ait la bonté de se souvenir de moi, je vous prie de lui faire mille très humbles compliments, surtout au père Leseur, et vous pouvez bien vous assurer qu'un des grands chagrins que j'aie eu en ma vie est de n'être point retournée à Rome passer l'été et d'être privée du plaisir de revoir tant de personnes qui m'ont accablée d'amitiés et de marques de bonté. Je me souviens toujours des jours agréables et tranquilles que j'ai passés avec vous à Castel⁶⁴ ; mandez-moi, je vous prie, des nouvelles de votre santé, de vos occupations, et de l'état de votre âme ; je ferai part de votre lettre à notre ami, et nous jouirons de vous autant que l'absence le permet. Vous pouvez être sûr, mon aimable père, de l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, et de la respectueuse considération avec laquelle je suis, votre très humble et très obéissante servante...

M. Du Bocage vous assure de son respectueux attachement. Si vous croyez que le cardinal Portocarrera⁶⁵ se souvienne encore de moi, je vous prie de l'assurer de mon respect très humble.

Ms. : Bibliothèque de Vitry-le-François

Ernest Jovy, « Une illustration scientifique vitryate. Le père François Jacquier et ses correspondants », *Société des sciences et des arts de Vitry-le-François*, n° 30, Saint-Dizier, A. Brulliard, 1923, p. 289-291.

Turgeon, p. 326-327 [nom du destinataire erroné].

*

63. La comète de 1682, dont il avait calculé avec exactitude le retour. M^{me} Du Bocage publiera dans le *Mercur de France* de mai 1759 (p. 50-52) un poème en son honneur (repris dans *PD*, p. 304) : « À M. Clairaut de l'Académie des sciences, qui, au mois de novembre 1758, annonça à la rentrée publique le retour de la comète de 1682, pour le mois d'avril 1759. Ses calculs, fondés sur la théorie de l'attraction, se sont vérifiés par l'apparition de cet astre. »

64. Castel-Gandolfo (note du premier éditeur).

65. Représentant de l'Espagne au Saint-Siège.

À Francesco Algarotti

À Paris, 1^{er} décembre 1758

Vous devez avoir reçu une lettre de M. Du Bocage, monsieur, qui vous marquait que nous avions remis vos excellents volumes à leurs nobles adresses ; il m'a ôté le plaisir de vous le mander, mais il n'a pu m'arracher celui d'admirer la première vos ouvrages : ils ont fait mes délices pendant un long voyage que j'ai fait près de La Trappe et m'en ont ôté la solitude. Oui monsieur, en lisant et relisant vos lettres imprimées j'étais jalouse de ceux à qui vous les écrivez, et désirais qu'elles s'adressassent à moi. Je suis d'autant plus propre à goûter vos réflexions philosophiques, que j'en fais souvent dans le même genre, mais moins bien digérées. Votre estomac littéraire me paraît excellent ; je voudrais que le physique vous servît aussi bien : le mien n'allait pas mal en Italie secoué par les rochers, et même dans les montagnes de la Suisse, où notre cher Apollon ne me nourrissait pas seulement de ses charmants propos et de l'encens qu'il m'a prodigué en me couronnant aux Délices, mais il m'y rassasiait des meilleurs mets⁶⁶. Son joli ermitage vous est connu ; là il chante les charmes de l'agriculture, mieux, peut-être qu'il ne les sent : sa santé du moins me paraît aussi bonne qu'il y a dix ans : puisse-t-il en vivre cent comme Homère ! Je l'ai quitté à regret ainsi que je vous quittai à Bologne. En passant à Lyon l'académie m'a fait la grâce de déroger en ma faveur à la loi barbaresque qui n'y admet point de femmes ; ainsi je reviens ici chargée des lauriers que la galanterie ultramontaine et française et non mon mérite m'a distribués, et de regrets d'avoir quitté le Tibre ; les eaux de Trevi m'avaient rendu la santé qu'ici nos cuisiniers célèbres me ruinent. Les nouvelles y sont aussi tristes que la saison, et nos philosophes encyclopédistes et autres ne le sont pas moins : avec beaucoup d'esprit et de talent ils nous montrent la vérité, à ce qu'ils disent, mais sous le voile le plus sombre : les moralistes chrétiens en faisant voir le néant des choses humaines du moins nous promettent le Ciel. Si les raisonneurs de l'Antiquité nous peignent la folie de chercher le bonheur dans

66. Voltaire, installé depuis 1755 aux Délices, près de Genève, reçoit beaucoup, et notamment les voyageurs sur la route de l'Italie. Après le passage de M^{me} Du Bocage, il lui écrira ces mots : « En revoyant, madame, mon petit ermitage, mon premier devoir est de vous remercier, vous et M. Du Bocage, de l'honneur que vous avez bien voulu faire aux ermites. Je pourrais en concevoir bien de la vanité, je pourrais vous redire ici tout ce que vous avez entendu de Paris jusqu'à Rome ; mais vous devez être lasse de compliments. Permettez-moi seulement de vous dire que malgré tous vos talents et tout votre mérite, je vous ai trouvée la femme du monde la plus simple, la plus aisée à vivre, la plus digne d'avoir des amis, quoique vous soyez très faite pour avoir mieux ; si l'intérêt que j'ai toujours pris, madame, à vos succès et à votre gloire, pouvait me donner quelques droits à votre amitié, j'oserais vous la demander instamment » (3 septembre 1758, D 7846).

les plaisirs, du moins ils vous donnent le moyen de le trouver dans la vertu ; mais à présent on nous décrit amèrement le malheur de notre état en cette vie sans nous indiquer les secrets de la rendre meilleure, ni nous la faire espérer à l'avenir.

L'erreur de nos pères ignorants ne valait-elle pas bien nos lumières ? et depuis que nos écrivains nous donnent cent préceptes sur la guerre, le commerce et la marine, tout en va-t-il mieux ? Je ne vous envoie point de si tristes livres, mais vous recevrez par votre ambassadeur un morceau du *Journal étranger* qui vous encense comme vous devez l'être. Il n'est pas mal d'ôter (comme l'a fait votre inconnu vénitien) l'extrême prévention qu'on a en Italie pour Pétrarque et le Dante⁶⁷.

Vous écrivez sous doute à l'abbé Frugoni ; dites-lui, je vous prie, que je ne lui pardonnerai le peu de cas qu'il fait des auteurs français, que quand il me tiendra la flatteuse proposition qu'il m'a faite de traduire la *Colombiade* ; je doutai un peu qu'il ne la remplît quand il m'eut dit qu'il ne finissait jamais rien, et lui fis part de ma crainte ; il m'assura que quand l'ouvrage était taillé, il savait l'achever. Ne pouvant lui donner mon poème, je lui dis qu'il trouverait à l'acheter à Milan. Mais s'il avait réellement la volonté de faire de rien quelque chose, comme il en est fort capable, vous pourriez le lui faire prêter ; je vous en ai adressé un exemplaire par M. Le Blond que j'avais promis à l'Institut de Bologne comme un gage de ma respectueuse reconnaissance.

Les vers du père Bettinelli que l'inconnu loue avec les vôtres et avec ceux de l'ingénieux Frugoni me donnent du regret de n'avoir pas vu ce jésuite, qui a été obligé de partir pour Lyon avant d'avoir pu me rendre votre lettre.

Je ne vous envoie point ce que vous me demandez sur le *Congrès de Cythère* ; comme la traduction est française, le *Journal étranger* n'en parle point. Vous ne me paraissez pas content de votre imitateur dans vos lettres imprimées : ainsi les journaux français ne l'auront pas sans doute beaucoup vanté ; je ne puis rien vous en dire ; mais je sais tout ce que vous méritez, et j'ai pris effectivement la liberté de m'en entretenir souvent avec M. le cardinal Passionei⁶⁸ : je lui mande aujourd'hui que vous vous louez beaucoup de ses politesses ; si vous pensiez sur

67. Le *Journal étranger* de septembre 1758 (p. 169-238) rend compte de façon élogieuse des *Versi sciolti di tre eccellenti moderni autori...* paru à Venise la même année. Sont cités abondamment et traduits des vers des trois auteurs : Algarotti (« Beaucoup d'élégance, de pureté et de délicatesse dans le style.. », p. 197), Carlo Innocenzo Frugoni (secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts de Parme, dont il a rédigé les statuts) et Saverio Bettinelli. Algarotti désavouera cette publication dans une « Lettre à Mme Du Bocage des académies de Padoue, de Bologne, de Rome et de Lyon » parue dans le *Mercure de France* de novembre 1759 : « On y a imprimé contre mon intention quelques-uns de mes vers » (p. 71-72).

68. Domenico Silvio Passionei. Paraîtra en 1759 l'*Oraison funèbre du prince Eugène de Savoie, par monseigneur le cardinal Passionei, alors nonce à Vienne. Traduite de l'italien par madame Duboccage*.

mon compte comme je le désire, vous ne me remerciez point du plaisir que j'ai à vous rendre justice. M. Bernard à qui j'ai fait voir vos compliments flatteurs sait que je désire la paix pour mille raisons, et que l'espoir de vous revoir ici y entre pour beaucoup⁶⁹. Je suis de votre avis sur le remerciement de M. de Sainte-Palaye à l'Académie⁷⁰. Je le lui ai dit en lui montrant l'article de votre lettre qui le regarde. On vient de réimprimer avec succès sa *Chevalerie* ; vous savez que je pense que les *cicisbei*⁷¹ en sont un reste. Les lettres de l'abbé Le Blanc ne paraissent point encore ; pour celles qu'il a écrites sur les Anglais, ils lui ont reproché qu'il ne les connaissait point ; si les Italiens lui font le même reproche, ils peuvent du moins lui assurer qu'il en est bien connu⁷². Vous voyez, monsieur, par l'immense longueur de cette lettre que tout le monde n'est pas si occupé à Paris que vous le pensez, et qu'on peut longuement nous écrire sans craindre de nous importuner, surtout quand on signe Algarotti : nous étions convenus d'ôter ce cérémonial entre nous ; je vous en donne l'exemple, et finis par vous assurer de la part que je prends à votre santé et à votre gloire, c'est-à-dire à tout ce qui vous touche. Si M^{mes} les marquises Spada et Scappi se souviennent encore de moi, je vous prie de les assurer de ma respectueuse reconnaissance.

Opere, t. XVI, p. 428-433.

*

La BMR possède un texte manuscrit autographe de cette lettre (voir la reproduction de la première page dans l'annexe iconographique, infra). Il est impossible de savoir s'il s'agit d'un brouillon, qui aurait été modifié lors de la rédaction de la lettre définitive, ou d'une minute de la lettre, qui aurait fait l'objet d'un « toilettage » lors de la publication. Le caractère peu significatif des différences, notamment dans les parties les plus « pensées » de la lettre, permet de mesurer l'exactitude globale des lettres imprimées dans les œuvres d'Algarotti. Nous la donnons intégralement ci-dessous :

Vous devez avoir reçu une lettre de mon mari, monsieur le comte, qui vous marquait que nous avions remis vos excellents volumes à leurs nobles adresses.

69. Le poète Pierre-Joseph Bernard, que Voltaire appelait Gentil-Bernard.

70. Jean-Baptiste de Lacurne de Sainte-Palaye, membre de l'Académie des inscriptions et des belles-lettres depuis 1748, a été reçu à l'Académie française en 1758. Algarotti trouve son remerciement « judicieusement écrit » (lettre à M^{me} Du Bocage du 11 octobre 1758, *Opere*, t. XVI, p. 42). Les *Mémoires sur l'ancienne chevalerie considérée comme un établissement politique et militaire* datent de 1753.

71. Sigisbées ou chevaliers servants.

72. Les *Lettres de M. l'abbé Le Blanc*,... Nouvelle édition de celles qui ont paru sous le titre de « *Lettres d'un Français* » paraissent à Lyon chez A. Delaroche en 1758 en 3 vol.

Il m'a ôté le plaisir de vous le mander, mais il n'a pu m'arracher celui d'admirer vos ouvrages. Ils ont fait mes délices pendant un long voyage que j'ai fait près de La Trappe et m'en ont ôté la solitude en lisant et relisant vos lettres imprimées. J'étais jalouse de ceux à qui vous les écrivez et désirais qu'elles s'adressassent à moi. Je suis d'autant plus propre à goûter vos réflexions philosophiques que j'en fais souvent dans le même genre, mais moins bien digérées : votre estomac littéraire me paraît excellent, je voudrais que le physique vous servît aussi bien.

Je ne me plaignais point du mien en Italie. Notre cher Apollon, M. de Voltaire, ne me nourrissait pas seulement de ses charmants propos et de l'encens qu'il m'a prodigué en me couronnant, mais il me préparait des mets fort délicats dans son joli ermitage connu de vous. Il chante les charmes de l'agriculture mieux peut-être qu'il ne les sent et sa santé me paraît au moins aussi bonne qu'elle était il y a dix ans. Puisse-t-il en vivre cent !

En repassant par Lyon, MM. de l'Académie m'ont fait la grande faveur de déroger aux lois barbaresques qui n'admettent point de femmes parmi eux. Ainsi, je suis revenue ici chargée des lauriers que la galanterie italienne et française m'a distribués et des regrets d'avoir quitté votre charmante contrée. J'y avais retrouvé la santé qu'ici nos célèbres cuisiniers nous font perdre.

Les nouvelles politiques sont aussi tristes que la saison et nos philosophes encyclopédistes et autres ne le sont pas moins avec [beaucoup] d'esprit et de talent. Ils nous montrent (à ce qu'ils disent) la vérité, mais sous le voile le plus sombre. Les moralistes chrétiens, en faisant voir le néant des choses humaines, au moins nous promettent le ciel. Si les raisonneurs de l'Antiquité nous peignent la folie des faux plaisirs des hommes, ils fondent le vrai bonheur sur la vertu. Mais à présent, on nous montre la misère de notre condition dans cette vie sans nous donner les secrets de la rendre meilleure ni nous la promettre à l'avenir. L'erreur de nos pères ignorants ne valait-elle pas bien nos lumières et depuis que nous écrivons sans cesse sur l'art de la guerre, du commerce et de la marine, tout en va-t-il mieux ? Je ne vous enverrai point de si tristes livres, mais vous recevrez par votre ambassadeur un morceau du journal qui vous traite aussi bien que vous le méritez. Il n'y a pas de mal à ôter l'extrême prévention qu'on a en Italie pour Pétrarque et le Dante.

Vous écrirez sans doute à l'abbé Frugoni. Dites-lui que je ne lui pardonnerai le peu de cas qu'il fait des auteurs français que quand il me tiendra la flatteuse proposition qu'il m'a faite de traduire *La Colombiade*. Je doutai un peu qu'il la remplît quand je lui entendis dire qu'il ne finissait jamais rien. Je lui fis part de ma crainte. Il m'assura que, quand l'ouvrage était taillé, il l'achevait toujours. Ne pouvant lui donner un exemplaire de mon poème, je lui dis qu'il le trouverait

à acheter à Milan. Mais s'il avait réellement la bonne volonté de faire de rien quelque chose comme il en est fort réellement capable, vous pourriez [le] lui faire prêter. Je vous en ai adressé un exemplaire par M. Le Blond que j'avais promis à l'institut de Bologne comme une marque de ma respectueuse reconnaissance.

Les vers du père Bettinelli que j'ai vus louer avec les vôtres et ceux de l'ingénieur Frugoni me donnent le regret de n'avoir pas vu ce père qui a été obligé de partir pour Lyon avant d'avoir pu me rendre votre lettre.

Je ne vous envoie rien sur le *Congrès de Cythère*. Comme la traduction est française, le *Journal étranger* n'en parle pas. Vous ne me paraissez pas content dans vos lettres imprimées de votre imitateur, ainsi les journaux français ne l'auront sans doute pas beaucoup vanté. Je ne puis rien vous en dire, mais je sais tout ce que vous méritez et j'ai pris effectivement la liberté d'en parler à M. le cardinal Passionei. Je lui mande aujourd'hui que vous vous louez de ses politesses. Si vous m'aimiez comme je m'en flatte, vous ne me remercieriez point du plaisir que j'ai à vous rendre justice. M. Bernard, auteur de *L'Art d'aimer*, à qui j'ai montré vos compliments flatteurs sait que je désire la paix pour mille raisons et que celle de l'espoir de vous voir ici y entre pour beaucoup.

Les lettres de l'abbé Le Blanc ne paraissent point encore. Les Anglais lui ont reproché de ne les pas bien connaître. Si les Italiens lui font les mêmes reproches, du moins nous pourrions lui assurer qu'il en est bien connu.

Vous voyez, Monsieur, par l'immense longueur de ma lettre, que tout le monde n'est pas aussi occupé à Paris que vous le pensez et qu'on peut fort bien nous écrire sans craindre de nous ennuyer. Surtout quand on signe Algarotti. Il me semble que nous étions convenus d'ôter le cérémonial entre nous. Je vous en donne l'exemple et finis par vous assurer de la part que je prends à votre santé et à votre gloire, c'est-à-dire à tout ce qui vous touche.

M. de Sainte-Palaye vous fait ses compliments. Je suis de votre avis sur son remerciement à l'Académie. Il me paraît aussi bien qu'il peut être. Je lui ai montré l'article de votre lettre qui le concerne.

Adieu encore, monsieur le comte. Je devrais recommencer la mienne pour la mettre mieux en ordre, mais la paresse, la paresse...

Ce 1^{er} décembre 1758 à Paris

Ms. : BMR, inv. 834, 2^e supplément, p. 52-55.

*

31

Au cardinal Luigi Gualterio⁷³

[1758-1759]

Monseigneur,

Votre Excellence m'a permis de l'importuner encore d'une nouvelle épître ; si la fin n'est pas dans les termes usités, elle est la maîtresse de la faire copier, d'y ajouter les expressions convenables, et d'en effacer la signature ; si le tout n'est pas bien, Votre Excellence me la donnera à refaire, et aura la bonté d'écrire demain en ma faveur sans l'envoyer ; si la réponse vient pendant le voyage de Fontainebleau, j'espère que Votre Excellence voudra bien me le faire savoir, et qu'on acceptera une offrande qu'elle aura daigné présenter pour moi. Je suis avec le respect que je dois à Votre Excellence, Monseigneur, sa très humble et très obéissante servante...

Ms. : British Museum, ms. fr. 20 672, fol. 333, sans nom ni date.

Turgeon, p. 327-328.

*

32

À Michele Enrico Sagramoso

À Paris ce 19^e janvier 1759

Je n'ai rien oublié de ce que j'ai fait à Venise, monsieur, ni nos promenades en gondole sur le Grand Canal, ni nos conversations, ni vos attentions, ni votre manière penser, ni la mienne à votre égard qui est toujours la même, ni notre navigation à Chiouza, ni mes pleurs en quittant la bonne compagnie qui voulait bien me dire qu'elle me regrettait ; jugez si j'aurais oublié M. l'abbé Chiari qui en faisait partie et qui voulut bien faire les plus jolis vers du monde pour moi, que je conserve et qu'on admire. Puisqu'il emploie ses talents à suivre mon plan, j'espère qu'il y aura fourni tout ce qui lui manque pour le mettre au goût de la nation spirituelle qui doit en juger et qu'il embellira mon ouvrage en le retouchant : il me fait beaucoup d'honneur de me dédier le fruit de ses soins et j'entrerais autant qu'il me sera possible dans ses vues en répondant à son Épître. Quand il sera moins occupé, je pense à lui envoyer quelques-uns de nos jolis romans à traduire ; peut-être réussiraient-ils en Italie ; je voudrais qu'il me mandat s'il y en eut beaucoup de traduits afin que je ne lui envoyasse pas les mêmes. Vous me manderez de quelle manière je pourrai répondre à sa politesse et lui faire

73. Ludovico Gualterio De' Gualtieri, ou Luigi Gualterio, membre d'une famille apparentée au pape Innocent X et arrière-petit-neveu et neveu de cardinaux. Nous suivons le premier éditeur pour le destinataire et la date approximative

plaisir ; je me flatte que vous vous intéressez autant à moi que je m'intéresse à vous, c'est-à-dire beaucoup, qu'ainsi vous serez bien aise que je fasse ce qui sera le plus honnête pour un homme qui me fait une politesse et qui m'a paru aimable dans le peu que je l'ai vu.

Vous ne me dites point, monsieur, comment se porte M. votre père ; son état ou sa volonté devait me semble décider votre voyage pour Paris : vous m'aviez flattée du plaisir de vous y voir et je m'en faisais un grand de vous y recevoir. Ne croyez pas m'y trouver au milieu de la dissipation, au contraire je vis dans la retraite ; mais non dans la solitude absolue. Je serais fâchée de me suffire à moi-même ; il me semble qu'il y a quelques philosophes comme vous qui sont bons à voir, quoique je pense souvent que vous ne tenez pas la parole que vous m'avez donnée de revenir sur les bords de la Seine. Je ne vous l'écris point parce que je sais que vos yeux ne vous permettent pas de répondre. Je ne vous ai pas même mandé que j'avais encore écrit à Malte au bailli de Saint-Simon pour lui reparler de vous et d'une autre personne qui m'avait priée de la lui recommander ; dans le temps de guerre il est difficile de faire tenir les lettres. J'envoyai la mienne à Rome à votre ambassadeur, pour la faire tenir à Malte ; je suis étonnée de n'en avoir point de réponse, il y a 6 mois ou du moins 5 que je l'attends.

Puisque vous dites qu'on a la bonté de se souvenir de moi aux beaux lieux que vous habitez, je vous prie d'en marquer ma reconnaissance avec la plus grande vivacité ; ne craignez point d'en trop dire car j'en pense beaucoup. J'écris aujourd'hui à M^{me} Condolmier en réponse à une lettre obligeante que j'en ai reçue. J'ai l'honneur d'être avec tous les sentiments que vous me connaissez pour vous, monsieur, votre très humble et obéissante servante...

M. Du Bocage vous présente son respect.

Ms. : Biblioteche di Verona, env. 87.
Piva, lettre IV.

*

33

À Francesco Algarotti

À Paris ce 9 de septembre 1759

J'ai reçu tes tendres accents,
Tes vers qu'on met sans hyperbole
Au rang des plus célèbres chants.
À l'instant ma vanité folle

S'est dit, sans doute, qu'une idole,
 Qu'Algarotti par des présents
 Plus riches que l'or du Pactole,
 Charme, instruit, amuse et cajole,
 Est digne du plus pur encens.
 Un moment cet espoir frivole
 Éblouit mes yeux et mes sens ;
 Mais la vérité me désole.
 Quoi ! dans mes transports séduisants,
 Pour régler l'orgueil, le bon sens
 Voudrait être seul ma boussole ?

On ne peut remercier qu'en rimes d'un présent poétique, aussi agréable que celui que je reçois de vous, monsieur. J'ai commencé par m'en faire gloire au *Mercur*, comme l'ouvrage périodique qui court le plus le monde ; d'autres journaux en parleront, et je vous manderai ce qu'ils en auront dit. Ils ne manqueront pas de traduire la lettre sur le Dante. J'ai reçu ce paquet par M. de Versure, et non par l'ambassadeur ; j'en avais payé le port avec grand plaisir ; on est venu m'en rendre l'argent malgré moi, en m'assurant qu'on vous l'avait déjà passé en compte. Vous auriez mieux fait de vous servir de l'ambassade, et je vous serai fort obligée de m'en envoyer un ou deux exemplaires par cette voie. Vous trouverez ici ce que vous demandez sur les *Néréides* de la main de Clairault, à qui je l'avais demandé, parce qu'il a tous les *Journaux des savants*.

Voici aussi une réponse de La Condamine sur l'*Encyclopédie*. Il est ardent ; ainsi il ne vous manquera pas, malgré l'occupation continuelle où il est pour l'inoculation, qu'il veut soutenir au péril de sa vie. Ce martyr de la bonne cause veut se faire inoculer pour prouver qu'on ne peut avoir deux fois la petite vérole : vous savez qu'il en est rongé : je vous prie d'en faire rire mylady Montagu à qui je présente mon respect⁷⁴.

Vous avez bien raison d'aimer bien mieux *Candide* que l'ode. Quoique cette espèce de roman soit un peu maussade, Voltaire n'a point fait d'ouvrage où tout aille si bien à son but. *La Mort de Socrate* qu'il vient de donner en tragicomédie

74. Charles-Marie de La Condamine est membre de l'Académie royale des sciences de Paris, de la Royal Society, des académies de Berlin, de Saint-Pétersbourg, de Bologne, de Cortone et de Nancy. Il est élu à l'Académie française en 1760. Lady Mary Wortley Montagu, qui a fait connaître à l'Europe la technique ottomane de l'inoculation contre la variole, rencontre d'Algarotti en 1731, le rejoint à Venise et séjourne en Italie jusqu'en 1762.

en prose n'a pas réussi⁷⁵. Vous avez sans doute vu l'*Ecclésiaste*, qu'il a mis en vers pour prouver que le matérialisme se trouve même dans les livres saints, et qu'ils nous donnent aussi un modèle de poésie galante dans le *Cantique des Cantiques* ; il l'a un peu châtié en le versifiant, parce qu'il l'avait fait jadis pour madame de Pompadour⁷⁶. Bernard l'a paraphrasé d'une manière bien plus agréable, mais un peu obscène⁷⁷. J'ai pris la liberté de le lui dire, et je n'ai pas manqué de lui montrer les endroits flatteurs de vos lettres ; il me paraît très fort votre serviteur, et votre admirateur ; il sait assez l'italien pour vous entendre, mais pas si bien que vous savez le français. J'oublie de vous dire que l'*Ecclésiaste* de notre Virgile est bien fait, et que le texte est à côté pour prouver qu'il n'y a rien changé. S'il y a longtemps que vous ne l'avez lu ce texte, lisez-le, je vous prie, avec attention ; et ne le mettez pas en vers italiens, de peur de l'Inquisition. Je ne sais si à présent en France on souffrirait l'impression des livres de Salomon, s'ils n'étaient consacrés par l'Église ; nous sommes plus scrupuleux que les Pères, et moins croyants. Adieu, monsieur.

Opere, t. XVII, p. 12-15.

*

34

À Jean Lévesque de Burigny

28 septembre 1759

Je me suis senti un penchant irrésistible à vous écrire le plaisir que vous m'avez fait [en lui envoyant sa *Vie d'Érasme*⁷⁸] : vous exposez si nettement et si savamment la manière de traiter la religion du siècle que vous décrivez et les sentiments des hommes illustres qui en ont fait l'ornement, que, sans nous dire ce que vous en pensez, vous donnez beaucoup à réfléchir.

[...] Faites sentir à M. de Pouilly le bonheur qu'il a de soupirer au bord d'un ruisseau paisible avec sa bergère qui ne lui parle que d'amour⁷⁹, tandis que nous

75. *Socrate, ouvrage dramatique en trois actes*, traduit de l'anglais de feu M. Tompson, Amsterdam, 1759.

76. *Précis de l'Ecclésiaste et du Cantique des cantiques en vers par M. de Voltaire*, avec le texte en français et des remarques de l'auteur, Paris, 1759.

77. Dans son fameux *Art d'aimer*.

78. *Vie d'Érasme, dans laquelle on trouvera l'histoire de plusieurs hommes célèbres, avec lesquels il a été en liaison, l'analyse critique de ses ouvrages, et l'examen impartial de ses sentiments en matière de religion*, Paris, De Bure l'aîné, 1757.

79. Jean-Simon Lévesque de Pouilly, le neveu du destinataire, vient de se marier. Homme de lettres comme son oncle, il le rejoindra à l'Académie des inscriptions. Comme le montre une lettre postérieure dont il est le destinataire, il participera à l'édition de 1770 du recueil des œuvres de M^{me} Du Bocage.

n'entendons parler que de haines et de discordes. Faites-lui mes compliments et nous le ramenez pourtant, le plus tôt que vous pourrez, gémir avec nous ; on aime à avoir des compagnons de disgrâces, surtout quand ils vous ressemblent à l'un et à l'autre par le savoir, par les mœurs et par le caractère...

Jean-Vincent Genet, « Étude sur Jean-Simon Lèvesque de Pouilly », *Travaux de l'Académie nationale de Reims*, vol. 66, n^{os} 3-4, Reims, Imprimerie de l'Académie, 1881, p. 301 et 397.

*

35

À Michele Enrico Sagramoso

À Paris ce 5^e décembre 1759

Vous me fîtes l'honneur de m'écrire il y a environ 6 mois, monsieur, pour me demander de la part de M. l'abbé Chiari la permission de me dédier une tragédie des *Amazones* qu'il comptait représenter. Je vous mandai sur le champ que j'acceptais volontiers l'honneur qu'il voulait bien me faire, que je répondrais le mieux qu'il me serait possible à la lettre raisonnée qu'il voulait m'écrire sur la différence de la comédie française et italienne et qu'il serait le maître de faire imprimer ce que je lui manderais ; je ne sais si vous avez reçu ma lettre ; ou elle est perdue ou le projet de l'auteur n'a point eu d'exécution, car je n'en ai point entendu parler. Je ne serais pas étonnée que la tragédie n'eût pas réussi, s'il a suivi mon plan, parce qu'il est beaucoup trop simple et quoique elle ait eu 11 représentations de suite ici les machines peu compliquées à la manière des Grecs vont mal dans notre siècle blasé.

Ce dont je vous parle jusqu'ici n'est pas point ce qui me fait vous écrire ; une chose plus importante me met la main à la plume ; je veux savoir des nouvelles de votre santé, de vos amusements et de vos projets à venir ; savoir si vous pensez encore quelquefois à moi et vous dire à votre sujet le contenu d'une lettre que je reçus hier de Malte de M. le bailli de Saint-Simon à qui j'avais écrit il y a au moins un an ; ma dépêche a été prise par les Anglais qui las de la garder [la] lui ont enfin renvoyée. Voici les propres paroles du bailli :

M. le chevalier de Sagramoso peut disposer de moi et de tout ce qui en pourra dépendre, il n'a qu'à parler, et s'il veut venir à Malte, je lui offre ma maison qui vaut un peu mieux que l'auberge d'Italie.

Ainsi, monsieur, vous pouvez quand vous voudrez écrire au bailli de Saint-Simon ; il me paraît que s'il peut quelque chose pour votre avancement il se fera un plaisir de vous servir. Il espère toujours être grand maître ; mais le bailli de Tencin l'espère aussi, et le grand maître espère vivre encore longtemps, ainsi l'affaire sera longtemps douteuse.

Si vous connaissez quelqu'un à Venise qui me fasse encore la faveur de penser à moi, je vous prie de l'assurer de ma parfaite reconnaissance ; je n'ai rien oublié des bontés dont on m'a comblée, je vous réitère mes remerciements sur les soins continuels que vous avez pris pour moi pendant mon séjour dans votre bonne et belle ville et suis pour toujours, avec la considération la plus distinguée pour votre mérite, monsieur, votre très humble et très obéissante servante...

Si vous voyez mylady Montagu, assurez-la de mon tendre respect.

M. Du Bocage vous présente les assurances de son respectueux attachement.

Ms. : Biblioteca di Verona, env. 87.

Piva, lettre V.

*

36

À Francesco Algarotti

À Paris, ce 14 de décembre 1759

Voici, monsieur, la justice que vous rend la *Semaine littéraire* ; et qui plus est, l'*Année littéraire* de Fréron : le *Journal des savants* tient à peu près le même langage⁸⁰ ; Marmontel⁸¹ m'a dit que dans le *Mercur* qui paraîtra le 1^{er} novembre, ou celui du 1^{er} décembre, il mettra la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser à la tête de vos *Poésies*, traduite en entier ; ainsi il sera fort avéré que vous n'êtes point l'auteur des *Lettres sur le Dante et Pétrarque*, et que vous êtes un poète philosophe qui ne le cédez en rien à ces illustres morts. Je voulais aussi faire insérer dans le *Journal encyclopédique* de Liège vos charmantes épîtres ; mais j'ai appris qu'il est défendu. Les curés de cette ville ont écrit aux docteurs de Louvain pour savoir d'eux si on pouvait souffrir sans scandale un ouvrage périodique qui louait sans cesse tous les incrédules ; ils appellent ainsi M. de Voltaire, Montesquieu, D'Alembert, Diderot, etc. Les docteurs ont été pour la négative la plus absolue. L'évêque qui protégeait les auteurs, en conséquence de cette censure ecclésiastique a été obligé de le proscrire ; ils ont répondu, mais en vain, à l'anathème, et cherchent à l'établir à Lausanne, ou à Bruxelles ; je doute que la reine le leur permette. On est inondé de journaux : je ne sais si vous savez, monsieur, qu'une société littéraire vient d'en établir un en italien à Berne ; ils m'ont fait l'honneur de

80. *La Semaine littéraire* (1759, t. III, p. 330-335), l'*Année littéraire* (année 1759, t. VI, p. 100-110) et le *Journal des savants* (novembre 1759, p. 755-757) rendent compte des *Epistole in versi* (Venise, 1759)

81. Jean-François Marmontel, poète et dramaturge, a obtenu en 1758 le privilège du *Mercur*.

m'en présenter six volumes, qui me paraissent assez bien faits ; ils m'ont aussi fait présent des *Lettres du comte de Tessin au prince royal de Suède* traduites en italien, et m'ont prié d'accepter d'avance une nouvelle édition des *Poésies* de M. Haller traduites en français, beaucoup plus ample que celle que nous avions ; elle ne saurait l'être trop⁸². Si ce fameux physicien n'avait pas abandonné la rime dès 20 ans, ce serait un des plus grands poètes ; son poème des *Alpes* est admirable : après avoir été longtemps professeur à Gottingue, il s'est retiré à Berne. Ce que j'ai vu de la société littéraire qui s'y établit, est fort bien imprimé ; les matières de leur journal sont bien discutées ; je ne puis juger du style ; leur italien ressemble si fort au français, que j'ai peur qu'il n'ait perdu son air natal. Ils donnent l'extrait de tous les livres nouveaux de l'Europe ; on m'a dit qu'ils ne sont pas chers ; vous pourriez en essayer.

Les libraires de l'*Encyclopédie* sont allés en Hollande ; on dit qu'ils y veulent faire un marché pour finir ce fameux dictionnaire. On y imprime actuellement un roman de Rousseau de Genève en six volumes tous contraires à la morale des romans ordinaires⁸³. Il sait que quand on est éloquent, c'est un moyen sûr de plaire que de soutenir des paradoxes : la plupart des lecteurs sont blasés, il leur faut des liqueurs fortes et nouvelles pour les ranimer. Quand on peut comme vous fixer l'attention par des fruits plus naturels, on doit en remercier la providence ; c'est ce que je fais pour vous, de peur que vous ne soyez un ingrat. Adieu, monsieur.

Opere, t. XVII, p. 20-23.

*

37

À Francesco Algarotti

À Paris, ce 10 de février 1760

J'ai enfin reçu, monsieur, les jolis petits livres que vous m'avez fait la faveur de m'envoyer : vous me paraissez aussi savant que le roi votre maître sur l'art de la guerre, et vous avez de plus le bon esprit de jouir de la paix ; c'est ce que vous dit mieux que moi notre Ovide, dont je vous envoie une épître à votre louange. Je n'ai pu en tirer autre chose ; encore m'a-t-il fait bien attendre ; je ne lui demandais que quelqu'une de ses pièces anciennes que vous m'aviez paru désirer ; malgré sa paresse, dans un rhume qui l'a tenu au lit, il a trouvé plus honnête de répondre directement à vos politesses. Vous trouverez qu'il n'est pas trop rouillé ; je lui

82. Albrecht von Haller, *Poésies de M. Haller, traduites de l'allemand. Nouvelle édition retouchée et augmentée*, Berne, aux dépens de la Société, 1760.

83. Il s'agit bien sûr de *La Nouvelle Héloïse* qui paraîtra chez Marc-Michel Rey en 1761.

ai donné un de vos petits *Recueils de poésies* dont il est enchanté, ainsi que nos journalistes qui vous en ont dit leur avis; je leur donnerai encore votre *Épître à M. Gorani*, du moins au nouveau *Journal étranger*, qui avait cessé, et qui recommence. Je n'ai pu avoir les volumes de l'*Encyclopédie* qui vous manquent, parce que M. Bonnet n'a point la souscription; elle est à Parme; il a écrit pour qu'on la lui renvoie. On dit qu'on achèvera le grand dictionnaire en question; mais il n'y a encore rien de décidé. M. de La Condamine veillera à vos intérêts sur cet article; et il m'a dit de vous dire sur l'inoculation du duc de Chartres, que la manière constante de Tronchin (après la préparation de purgation et de régime), c'est d'user des mouches cantharides appliquées à la jambe jusqu'à ce que la peau soit assez entamée, pour y insérer avec un fil la matière virulente, qu'on choisit, comme vous le savez, de la moins dangereuse espèce⁸⁴. Vous êtes bien fait pour être l'apôtre de votre patrie dans les bonnes découvertes, soit dans le genre utile ou agréable; c'est ce mérite qui vous fit tant rechercher de l'Achille du Nord; il est bien dans son goût! Le sien est propre à tout: ses poésies que nous lisions furtivement à Bologne sont actuellement publiques, et lui feraient seules une réputation, s'il n'avait de quoi s'en faire trois ou quatre; tous les gens de lettres l'admirent, les sots trouvent qu'il n'est pas assez correct, et les dévots crient un peu à l'impie, mais il n'en entend rien; et Mars le couronne sur l'Elbe, et nos Muses sur la Seine. Dites-moi donc comment nous avons eu ces poésies, que vous autres favoris, vous gardiez si soigneusement: le roi l'a-t-il permis? est-ce l'exemplaire de Maupertuis qui a servi de modèle? est-il venu de Berlin? mandez-moi, je vous prie, ce que vous en savez. Nous en sommes à la troisième édition qui se débite en un clin d'œil; on a ajouté dans les deux dernières des épîtres en vers et en prose, qui ne sont point dans la vôtre; il y a des vers changés, des vers oubliés, des fautes d'impression; je serais bien curieuse de savoir comment après quinze ans que ces pièces sont restées imprimées dans le secret, elles paraissent subitement au grand jour. Répondez-moi, monsieur, sur cet article. Je vais vous répondre sur celui de la *poudre nutritive*. Il est vrai qu'on en avait embarqué sur les vaisseaux de M. [d'Aiguillon⁸⁵], mais l'expédition est allée en fumée, et la poudre aussi; j'ai vu un homme qui s'en était servi à la côte de Coromandel, qui m'a dit qu'elle

84. « Inoculation, terme que l'usage a consacré à l'opération par laquelle on communique au corps sain la petite vérole par application, ou par insertion. » Définition tirée de l'article « Inoculation » de l'*Encyclopédie*, partiellement rédigé par le médecin genevois Théodore Tronchin, grand propagandiste de l'inoculation (t. VIII, 1765, p. 769).

85. Conjecture: « Equillon » dans la source.

soutient, mais qu'il en faut plus qu'on ne croyait ; ainsi cette nourriture deviendrait aussi embarrassante à porter qu'une autre⁸⁶. Adieu, aimable comte.

Opere, t. XVII, p. 30-33.

*

38

À Francesco Algarotti

À Paris, ce 15 de mai 1760

Enfin, monsieur, après un an de travail, après cent lettres et cent messages, je viens à bout de vous envoyer les sixième et septième volumes de *l'Encyclopédie* par M. de Versure qui m'en a remis l'argent dont je lui ai donné mon reçu.

J'ai reçu par votre général vénitien, que j'avais l'honneur de connaître, votre *Épître en vers* et vos *Lettres militaires* avec qui j'ai fait une agréable connaissance, et dont j'ai fait bon usage près de ceux à qui je les ai fait lire. Je n'ai point jugé à propos de les donner à Fréron, à cause d'un mot que j'ai vu dans ses feuilles sur vos réflexions morales, qui n'est rien, mais qui ne m'a pas plu : d'ailleurs un ouvrage qui n'est point écrit en français est mieux dans le *Journal étranger*. Je vous en envoie les extraits dont je crois que vous serez content. Je doute que vous fissiez mieux vos affaires que je ne les fais ; du moins, monsieur, j'y mets plus de zèle que pour moi-même, parce qu'il m'est plus permis de le montrer. Monsieur Bernard qui vous aime, vous admire et vous remercie très tendrement de vos jolis vers de remerciement, dit que vous avez en moi un excellent agent ; je vous prie très fort de ne point le ménager : chaque fois que vous me donnerez l'occasion de vous être bonne à quelque chose, vous me ferez un nouveau plaisir, et je vous en aurai plus d'obligation.

Je vous envoie ci-joint un mot sur ce que vous voulez savoir sur la réfutation de la chronologie de Newton⁸⁷. Je ne puis vous satisfaire sur l'éloge de M. de Maupertuis à l'Académie ; il n'est point imprimé ; j'en ai vu un extrait qui blâme autant qu'il loue le défunt. M. le comte de Tressan en a fait un à l'académie de Nancy, qui est un peu long ; il est imprimé ; vous pouvez mander à votre libraire de Genève qu'il vous l'envoie. Et l'*Écossaise* comédie traduite, dit-on, de l'anglais par M. de Voltaire, qui pourrait bien en être l'auteur ? elle est dans le goût des romans de cette nation, et fort intéressante. La scène est dans un café, où il y a

86. Commentant une réédition du *Traité des aliments* de Louis Lemery, le *Journal des savants* d'octobre 1756 note : « M. Bouebe, chirurgien-major du régiment Grison de Salis, a découvert une poudre farineuse dont il ne faut que six onces chaque jour délayées dans l'eau pour la nourriture de l'homme le plus robuste » (p. 392).

87. *La Défense de la chronologie fondée sur les monuments de l'histoire ancienne, contre le système chronologique de M. Newton*, par M. Fréret... a paru en 1758.

un nommé Frelon, faiseur de feuilles, et fripon peut-être. Ce rôle est-il ajouté à la pièce ? il y tient peu ; on dit pourtant qu'il est dans la pièce anglaise, quoiqu'on puisse l'ôter sans en déranger l'intrigue.

La guerre est aussi vive ici dans l'empire littéraire que dans nos armées. Un anathème contre la nouvelle philosophie impie du siècle que M. Lefranc de Pompignan a prononcé à sa réception à l'Académie, lui a attiré bien des libelles, d'autant plus cruels qu'ils sont bons dans cet horrible genre⁸⁸. Les encyclopédistes ne sont pas plus épargnés dans une comédie, que le gouvernement a cru devoir permettre de jouer contre eux. L'auteur est Palissot⁸⁹. J'ai reçu, il y a peu de jours une lettre de M. de Voltaire qui déplore avec raison ce déchaînement que les auteurs ont l'un contre l'autre, fort nuisible aux lettres. Il est vrai qu'il n'attaque pas le premier ; mais comme il a de bonnes armes, il se défend bien. Il ne me parle point de son *Histoire du czar*, et laisse passer les révolutions de Russie qu'on vient de nous donner. On jouera cette année deux tragédies de lui ; il est aussi fécond qu'ingénieux, et nous fait profiter du temps que lui laisse la retraite. Le roi de Prusse en trouve au milieu des camps : il vient d'écrire une lettre en prose et en vers à D'Alembert, où il y en a de terribles contre les jésuites de Lisbonne. Vous avez vu dans les gazettes qu'il fait une édition avouée de ses ouvrages à Berlin ; peut-être a-t-il fait faire les autres ; il a de grands talents en tout genre.

Opere, t. XVII, p. 38-41.

*

39

À Francesco Algarotti

À Paris, ce 29 de juin 1760

J'ai eu l'honneur de vous mander, monsieur, que toute votre affaire était faite pour l'*Encyclopédie*, et que M. de Versure était chargé de vous l'envoyer. Je vous remerciais en même temps des *Lettres militaires*, et vous envoyais ce qu'en avait dit le *Journal étranger*. J'ai encore de meilleures choses à lui donner à discuter, du moins pour la multitude. Ces *Lettres moscovites* que vous me fîtes la grâce de m'envoyer par votre aimable ambassadeur m'ont fait un grand plaisir ; le prince Golitsin me les a bien vite demandées⁹⁰ ; je les lui ai données à lire et à l'abbé Barthélemy qui les a voulues⁹¹, et au baron de Slekin que vous avez dû voir avec la margrave : je n'en

88. Jean-Jacques Lefranc de Pompignan, poète et magistrat à la Cour des Aides de Montauban.

89. *Les Philosophes*, comédie en 3 actes, en vers, de Charles Palissot de Montenoy, représentée pour la première fois par le 2 mai 1760.

90. Le prince Dmitri Alexeïevitch Golitsin, ambassadeur russe à Paris.

91. L'abbé Jean-Jacques Barthélemy, érudit et homme de lettres.

ai pas pour les demandeurs : je veux pourtant avec votre permission les donner au journaliste. La lettre dernière au marquis Maffei⁹² me nourrit de l'espérance d'en voir sortir un jour de vos mains des *Prussiennes* ; le champ est vaste, diversifié, et peu battu ; un chasseur comme vous y doit faire une ample moisson : si l'on ne pouvait dire du roi de Prusse autant de merveilles qu'on veut sans mentir, je vous dirais que de son vivant on n'en peut parler à sa guise ; mais il a l'esprit assez philosophique pour souffrir qu'on le blâme quelquefois pour donner plus de prix aux louanges dont on l'accablait avec justice. Ainsi vous êtes à votre aise, pour nous en dire de son vivant tout ce que vous en pensez. Il est peu de princes dont on puisse en dire autant ; aussi chacun se tait. Ici on n'entend que des satires : je vous ai parlé de la comédie des *Philosophes*, de la récrimination de tous les encyclopédistes, du discours pieux de M. Lefranc à son entrée à l'Académie, qui lui a attiré tant de brocards ; et du déchaînement honteux de nos gens de lettres l'un contre l'autre. M. de Voltaire prend le parti des encyclopédistes ; il vient de faire un poème burlesque intitulé *Le Pauvre Diable*, où Fréron, le père Berthier, M. Lefranc, Palissot auteur de la comédie des *Philosophes*, et même l'abbé Trublet, infatigable faiseur de réflexions morales, trouvent leur coin. Il me semble que vos gens de lettres respectent plus les Muses, et n'en gâtent pas les charmes par l'amertume de la satire. Il faut rendre justice à Voltaire ; il n'attaque pas le premier ; mais comme le lion quand il est blessé, il fait sentir sa supériorité. J'en reçus l'autre jour une lettre charmante ; le style épistolaire est son triomphe au milieu de bien d'autres. Adieu, monsieur, venez à Paris ; la paix y vient, dit-on : et il paraît certain que nous avons repris Québec. Puisse ce succès enchaîner la discorde !

Opere, t. XVII, p. 46-48.

*

40

À Albrecht von Haller

Paris, 15 novembre 1760

[*Elle a reçu avec plaisir le fils de son correspondant...*]

Quoiqu'il soit bien sensé d'abandonner l'agréable pour l'utile, je regrette toujours que vous ayez renoncé si tôt à la poésie...

Fernand Calmettes (dir.), *Lettres autographes composant la collection de M. Alfred Bovet décrites par Étienne Charavay*, Paris, Librairie Charavay, 1887, p. 268.

*

92. Francesco Scipione di Maffei, poète et antiquaire de Vérone.

À Francesco Algarotti

À Paris, ce 25 de janvier 1761

J'avais fait une belle étourderie, monsieur, de prendre votre *Essai sur Horace* pour un second exemplaire des *Lettres russes* ; la ressemblance m'avait trompée, et je ne l'avais point ouvert ; mais voulant donner un des deux à l'abbé Barthélemy, qui me l'avait demandé, j'ai trouvé votre lettre où vous me chargiez de vous dire ce que je pense sur votre description des mœurs du siècle d'Auguste, si semblables au nôtre : ce côté philosophique par lequel vous avez pris la vie de l'ami de Mécénas me plaît beaucoup : je ne sais si elle est bien faite déjà en italien ; en français nous n'en avons point d'agréable ; ainsi je crois que la vôtre pourrait nous servir traduite : je ne puis juger de votre style ; mais la forme que vous avez prise me paraît bonne. Ne vous fiez pourtant pas à mes yeux éblouis par le plaisir de me voir instruite par vous sur le goût d'Horace, qui est si fort du mien ; j'aime à me croire entre vous deux. Que j'ai souhaité de fois de souper avec ce courtisan d'Auguste et qu'il me plairait que vous fussiez de la partie ! il y a une douzaine de morts et quelques absents vivants que je regrette souvent comme presque impossibles à remplacer ; il est bien rare de trouver l'air du monde joint à la culture de l'esprit. Bernard a ce mérite ; vous avez raison de l'aimer : je lui ai fait vos compliments flatteurs, et suis d'accord avec lui de donner votre *Essai sur Horace* au *Journal étranger* ; quand il en parlera, je vous enverrai, comme à l'ordinaire, sa décision ; cet ouvrage est entre les mains de gens de mérite. J'avais oublié à vous mander qu'on avait traduit vos *Incas* dans le *Mercur*⁹³. Vous savez qu'on l'avait ôté à Marmontel pour des vers qu'il avait faits sur le duc d'Aumont⁹⁴ ; on voudrait le lui rendre pour faire valoir ce corbillard prêt à échouer, mais on craint de déplaire. Il vient pourtant de réparer le mauvais effet de sa disgrâce par une pièce que je vous envoie, qui a remporté le prix à l'Académie, et lui en ouvre la porte de manière, que je crois qu'il y sera reçu incessamment⁹⁵. Je ne vous parle point du discours de réception de La Condamine, parce que je compte qu'il vous en fera présent ; j'en ai un à vous faire aussi de la part de M. de Sanseverino qui a traduit en octaves italiennes

93. « Essai sur l'Empire des Incas, traduction de M. Algarotti », *Mercur de France*, avril 1760, p. 92-117.

94. Jean-François Marmontel, qui dirige le *Mercur* depuis 1758, s'est vu retirer début 1760 son brevet après quelques jours de Bastille.

95. Il y sera reçu en 1763.

le poème du roi de Prusse *Sur la guerre*⁹⁶ : Fréron l'a loué⁹⁷ ; vous en jugerez mieux que lui. Vous me direz par où vous voulez que je vous fasse parvenir cet in-octavo. Nous n'avons point encore le roman de Rousseau si attendu. M. de La Popelinière vient d'en donner un qu'on dit mauvais⁹⁸ : Saurin autre postulant pour l'Académie, a donné ces jours-ci une petite pièce à la comédie intitulée *Les Mœurs du temps*, où nos ridicules sont bien peints⁹⁹. Je n'ose mettre tout cela dans mon paquet, de peur que votre ambassadeur ne me dise qu'il soit trop gros ; je le crois pourtant facile, car il est aimable : il a une maison bien montée, et me l'a fait hier voir d'une manière très brillante, en me donnant un concert et un souper excellents : il m'avait chargée d'en choisir les convives ; je fis de mon mieux pour qu'il en fût content. Il joint à une jolie figure les manières les plus nobles et les plus polies ; il me paraît instruit et fort propre à réussir ici ; mais il se plaint avec raison du trouble qui y règne : une image efface l'autre, la multitude des objets les rend confus ; la foule des amusements en détruit la sensation ; la diversité des idées empêche qu'elles ne laissent des traces. Tout a de grands inconvénients ; la tranquillité et les mêmes sujets ennui, les cercles nombreux se renouvellent sans cesse, fatiguent, et rendent légers : voilà pourquoi nous sommes si fous, et que peut-être vous êtes si sage. Adieu, monsieur.

P. S. : J'oubliais, monsieur, de vous dire, qu'on dit effectivement que le dictionnaire encyclopédique sera continué en Hollande, et que D'Alembert pourrait bien être président de l'académie de Berlin à la paix tant désirée ; qui nous viendra peut-être par mademoiselle Asselin danseuse française de notre opéra, par congé à présent à Londres, et maîtresse déclarée du roi d'Angleterre, à ce qu'on assure.

Ms. du P.S. : coll. part. ; billet n° 278 de la vente du 18 novembre 2014, « Femmes, lettres et manuscrits autographes, collection Claude de Flers », étude Ader-Nordmann, Paris. *Opere*, t. XVII, p. 58-62.

*

96. *L'Arte della guerra, in ottava rima italiana, tratta dal poema francese del filosofo di Sans-Souci, dal signore di Sanseverino*, A Napoli, e si vende a Parigi, dal signore di Lormel, nella strada du Foin, 1761.

97. Compte rendu dans la lettre 2 de *L'Année littéraire*, 1761, t. I, p. 40-48.

98. Alexandre Le Riche de La Popelinière, fermier général et mécène, auteur de *Daïra. Histoire orientale. En quatre parties*, Amsterdam-Paris, Bauche, 1761.

99. *Les Mœurs du temps*, comédie en 1 acte et en prose de Bernard-Joseph Saurin représentée pour la première fois le 22 décembre 1760. L'auteur entre à l'Académie française en 1761.

À Francesco Algarotti

À Paris, ce 1^{er} de mai 1761

J'étais désespérée, aimable comte, de ce que vous me mandiez toujours que vous ne receviez point mes lettres. Votre ambassadeur me disait pourtant qu'il avait nouvelle qu'elles étaient arrivées à Venise ; je ne vous ai point récrit depuis un temps parce que j'espérais enfin que vous recevriez mes paquets ; en effet vous me remerciez de quelques riens qu'ils contenaient, mais vous ne me parlez point des extraits du *Journal étranger*, que je vous ai envoyés, et dont vous devez être content au point de vous faire inscrire pour cet ouvrage périodique fort estimé. J'attendais qu'il eût parlé de votre *Vie d'Horace*, pour vous en faire part ; vous l'y verrez presque traduite, et d'une manière qui la rend aussi agréable que l'original.

L'auteur du *Mercure* ignore à qui vous devez la bonne traduction de vos *Incas*. J'ai donné vos *Lettres sur le commerce, sur le roi de Prusse, sur la guerre, et sur Virgile* au *Journal des savants*¹⁰⁰ ; vous verrez le compte qu'il en rendra, et je crois que vous en serez content ; je ne vous l'enverrai point, parce que vous l'avez par l'Institut ; mais vous trouverez ici une prophétie sur Rousseau à l'occasion de son roman, qu'on dit être faite par un homme que vous connaissez peut-être, M. de Bordes de Lyon¹⁰¹ ; et un *Rescrit* de M. de Voltaire de la part de l'empereur de la Chine sur le projet de paix perpétuelle¹⁰² du même Rousseau fait sur celui de l'abbé de Saint-Pierre, qui propose un congrès général et continuél pour régler à l'amiable toutes les affaires des princes de l'Europe. S'il était possible de leur trouver en même temps un moment de sens commun pour les faire consentir d'y envoyer leurs députés, il ne serait pas impossible ensuite, il me semble, de les forcer à ne se point ruiner pour en revenir presque toujours au même point dont ils partent. Vous verrez dans une bonne épître ci-jointe, que M. Thomas me prie de vous présenter¹⁰³, comme un hommage que les gens de lettres vous doivent, combien les petits sont plus grands que les grands, puisqu'ils sont plus utiles. Cette épître a balancé avec celle de Marmontel pour le prix ; la préférence donnée à ce dernier faisait penser que l'académie le prendrait pour membre, mais la partie est remise à cause de son ancienne querelle avec M. le duc d'Aumont. Cinq places vacantes

100. Qui rendra compte des deux dernières en juin 1761.

101. Charles Bordes, *Prédiction tirée d'un vieux manuscrit sur La nouvelle Héloïse, roman de J.-J. Rousseau*, [s. l., 1761]. L'auteur est alors directeur de l'Académie de Lyon.

102. Le « Rescrit de l'empereur de la Chine à l'occasion du Projet de paix perpétuel » paru dans le *Journal encyclopédique* en mai 1761.

103. Antoine-Léonard Thomas, spécialiste des éloges, entrera à l'Académie française en 1767.

sont remplies par l'abbé Batteux¹⁰⁴, l'évêque de Limoges précepteur du duc de Bourgogne¹⁰⁵, l'abbé Trublet, Saurin, et le prince Louis coadjuteur de Strasbourg¹⁰⁶; M. de Nivernais s'est trouvé par le sort président, et les a reçus avec un discours digne de l'applaudissement qu'il a eu; je n'ai assisté qu'à la réception de l'abbé Trublet et de Saurin. Le duc m'enchantait; la prononciation, l'élégance, la précision, les gestes, la voix et les idées étaient d'accord pour plaire et pour toucher. Il faut vous dire que l'abbé Trublet succédait au duc de Belle-Isle, et que M. de Nivernais était obligé d'en faire l'éloge; il trouva le moyen d'y joindre celui du duc de Gisors son gendre défunt, et de tirer des larmes des cœurs les moins tendres. Ces longs détails, monsieur, me rappellent que j'ai un reproche à vous faire : vous me demandez toujours des nouvelles, et vous ne m'en donnez jamais; vous ne me dites point comment se portent M^{mes} les marquises Scappi et Spada, ni M. Zanotti; ni quels livres s'impriment en Italie; ni quels sont vos spectacles; ni si votre salle d'opéra que j'ai vu bâtir est finie; enfin rien : pour vous mieux gronder, il ne s'en est en vérité fallu que d'un moment que je ne sois allée vous trouver. Le marquis de Canillac prêt à partir pour Rome pour la succession de son frère, me demanda l'autre jour si je voulais l'accompagner; pour lui faire plaisir, pour m'en faire, et à ma santé plus mauvaise ici qu'à Rome, j'acceptai sa proposition; mais une lettre reçue, par laquelle il apprit que les meubles seraient vendus avant qu'il pût arriver, a fait manquer l'entreprise, qui me plaisait et m'embarrassait beaucoup par la brièveté du temps que j'avais pour m'y préparer. Je n'en ai parlé à personne, pas même au cruel Bernard, comme vous l'appellez. S'il l'est, du moins il n'est pas ingrat à vos bienfaits, ni aux marques d'estime dont vous l'honorez; je lui ai promis de vous le mander ainsi. Vous voudriez voir de ses œuvres : il est paresseux, ne fait rien de nouveau, et il l'est toujours, ne donnant rien à l'impression : chaque belle qu'on marie, veut entendre l'*Art d'aimer* qu'elle commence à mettre en pratique; on s'enferme avec une jeune amie pour l'écouter; un peu de licence qui y règne, et le mystère l'embelliraient encore, s'il en avait besoin : en ne se donnant qu'à demi, il dure toujours; en chambre on se conserve plus qu'au grand jour. Vous avez aussi la bonté de me demander à quoi je m'occupe; je veux vous imiter; je retouche de temps en temps des lettres écrites dans mes voyages. Quand je lis celles que vous imprimez, je suis prête à jeter les miennes au feu. Une révision générale de mes ouvrages a pris tous mes moments cet hiver : un libraire de Lyon

104. Charles Batteux, déjà membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres depuis 1754.

105. Jean-Gilles de Coëtlosquet.

106. Louis-René-Édouard de Rohan, prélat philosophe, est âgé de 27 ans lors de son entrée à l'Académie.

s'est avisé d'en vouloir faire un recueil ; il a eu le bon sens de m'en demander la permission. Justement j'avais fait bien des changements à mes poèmes sans projet prochain ; mais puisqu'on les réimprime, il vaut mieux qu'ils soient tels que j'ai cru les devoir mettre ; j'aurais voulu que Bassompierre qui en fit, il y a deux ans, une belle édition à Liège¹⁰⁷, m'en eût avertie, comme les frères Périsset de Lyon. Vous voyez, aimable comte, que je vous rends un compte exact ; pour qu'il le soit encore plus, je vous dirai que ma faible santé, et bien des dissipations sans être dissipée, m'empêchent de rien faire de suite ; un fil qu'on renoue sans cesse fait un mauvais ouvrage. Pour notre incompréhensible Voltaire, les temps, les lieux, les matières lui sont égaux, il travaille sans relâche : jadis il m'a dit : « quand on est jeune il faut aimer comme un fou, quand on est vieux, travailler comme un diable » ; il accomplit son précepte, ce qu'on ne fait guère ordinairement : il n'a perdu que le goût de se corriger ; pour aller plus vite, il a mis en vers croisés le *Tancrède*, que j'ai, comme vous, peine à goûter ; mademoiselle Clairon le rend de façon qu'on ne sait comment. Il est rimé ; on croit qu'Apollon le dicte par la bouche de Melpomène.

Je vous envoie ce paquet par Parme, comme vous me le marquez. M. d'Argental, ministre très digne du très aimable Infant, s'est fait un plaisir de nous servir tous deux, comme deux vieilles connaissances qu'il voudrait voir rassemblées ici. Je suis chargée de vous faire mille compliments de sa part¹⁰⁸.

J'ai reçu toutes les charmantes brochures dont vous m'avez gratifiée. Je me les suis fait lire encore ce matin dans mon bain par une de mes femmes, à qui j'ai appris l'italien.

Opere, t. XVII, p. 68-74.

*

43

À ?

[1761¹⁰⁹]

Dans cet éloge de l'homme de lettres très estimable [M. Du Resnel¹¹⁰] que je regrette avec vous, Monsieur, je vois son portrait et le vôtre. L'accord ingénieux que vous faites de la théologie et de la philosophie, de la morale de Pope et

107. On ne connaît que *La Colombiade, ou, La foi portée au Nouveau Monde: poème*, Paris et Francfort, J.-F. Bassompierre et fils, libraires à Liège ; J. Vanden Berghen, libraire à Bruxelles, 1758.

108. Charles-Augustin de Ferriol, comte d'Argental, conseiller au parlement de Paris, est devenu en 1759 représentant de Parme à Paris. Il est le principal correspondant de Voltaire.

109. Lettre datée d'après la mort de Du Resnel.

110. Ajouté d'une autre main.

de l'évangile, m'a charmée et me donne la meilleure opinion de votre manière chrétienne et raisonnable d'entendre et de penser. Dans cette idée, vous jugez bien que je suis fort flattée de l'honneur que vous m'avez fait de me demander mes ouvrages pour votre lycée. Mais n'en ayant pas reçu les mêmes grâces que des académies d'Italie et de Lyon, mon amour pour ma patrie me fait craindre de n'avoir pas assez mérité sa bienveillance pour oser lui présenter mon recueil nouvellement imprimé, d'autant plus que la faveur qu'elle m'aurait faite en me contant parmi ses membres n'aurait pu tirer à conséquence, n'habitant point à Rouen, et lui ayant consacré mes premiers vers et dédié mon poème du *Paradis terrestre*, que le public a daigné goûter.

M. Du Bocage a lu avec autant de plaisir que moi, Monsieur, votre manuscrit. Nous vous souhaitons un bon voyage, et vous remercions des moments que vous avez bien voulu nous donner pendant votre peu de séjour ici.

Vous trouverez ci-joint un billet de M. l'abbé Trublet, à qui j'ai fait part de l'éloge de notre ami commun l'abbé Du Resnel.

Tougard, t. II, p. 83-84.

*

44

À Francesco Algarotti

À Paris, ce 27 d'août 1761

Commençons par pleurer le cardinal Passionei, que je regretterai tant que je vivrai, et revenons à vos affaires par où j'avais commencé. J'ai enrichi le *Journal du commerce* de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, monsieur, sur cette matière intéressante. J'ai aussi donné par les mains d'une belle dame l'autre exemplaire à Genève, où se fait le *Choix littéraire*. Vos compliments sont faits à M. Thomas, peut-être même avant que vous me l'ayez dit : il vient encore de gagner le prix d'éloquence de l'Académie. Je n'oublie pas de m'entretenir de votre mérite avec le digne ministre de Parme, qui le connaît, et qui vous fera tenir cette lettre. Je ne connais M. de Montucla que par son livre¹¹¹ ; mais quoiqu'il soit bon, votre *Newtonianisme* est bien plus connu¹¹² ; ainsi il n'a pas besoin de sa recommandation. J'ai dit à l'abbé Arnaud, monsieur, que vous êtes très content de

111. Jean-Étienne Montucla, *Histoire des mathématiques, dans laquelle on rend compte de leurs progrès depuis leurs origines jusqu'à nos jours*, Paris, A. Jombert, 1758.

112. Francesco Algarotti, *Le Newtonianisme pour les dames, ou Entretiens sur la lumière, sur les couleurs et sur l'attraction*, Charles-Adrien Du Perron de Castera (trad.), Paris, Montalant, 1738, 2 vol.

sa traduction de votre *Vie d'Horace*¹¹³ ; et vous devez l'être ; il vous prie de vouloir bien lui marquer votre satisfaction en lui écrivant une lettre sur son journal, qu'il puisse y insérer. Il désirerait qu'elle en fît voir l'utilité pour toute l'Europe ; et qu'elle louât la manière dont il est fait par lui l'abbé Arnaud et par M. Skartz : ce que vous pourrez faire sans compromettre votre goût ; car tout le monde en convient : mais les meilleures choses ont besoin de prôneurs, comme vous sur tout. Je vois très peu ces messieurs ; c'est la force de la vérité qui m'excite à vous parler en leur faveur ; s'il vous était possible d'écrire sur-le-champ la lettre qu'ils vous demandent, ils vous en seraient doublement obligés ; ils auront soin de la bien traduire : si vous voulez bien la faire copier, elle leur sera plus facile à lire que votre écriture, que vous négligez un peu, aimable comte. Si vous aviez quelque petit morceau italien de quelqu'un de vos amis, ou des annonces de livres, vous devriez en gratifier ce journal. Vous me mandez que l'Institut doit le prendre, je suis persuadée qu'il plaira à M. Zanotti. Vous devriez aussi persuader à mylady Oxford de le faire venir : j'ai eu l'honneur de connaître cette dame un moment à Florence ; elle m'a paru fort vive et fort instruite : elle aura eu grand plaisir à vous voir à cause de la géométrie qu'elle aime, et de bien autres choses que vous me défendez de vous détailler. Nous avons ici un docteur Gatti¹¹⁴ de Pise avec qui je parle quelquefois de cette Anglaise, qui parle autant qu'une Française. Ce médecin, homme d'esprit, devient à la mode pour l'inoculation : il promet à nos belles de sauver leurs attraits ; jugez s'il est à leurs yeux le premier des Esculapes : il m'a dit qu'un joli jeune homme avait joué avec succès à Florence le rôle de Zaïre ; un autre blondin, dites-vous, représente l'amante de Tancrède à Bologne ; pourquoi donc métamorphosez-vous ainsi toutes nos femmes ? on pardonnerait ce déguisement à la tragédie des jésuites ; encore l'évitent-ils ; malgré toutes leurs précautions les traits de la satire sont sans cesse lancés contre eux, et les foudres du Parlement, comme vous le savez, en redoublent la malignité : l'arrêt qui leur défend de prendre à l'avenir ni écoliers, ni novices, n'est point encore anéanti par le Conseil du Roi. Le ministre de Portugal charmé de les voir abîmés, dit : « je sais qu'on cassera l'arrêt lancé contre eux, mais les morceaux en resteront. » En effet qui osera envoyer ses enfants dans un collège, où ceux qui y étudieront, dit l'arrêt, ne pourront posséder aucune charge de judicature ? Cette grande affaire, la guerre et la paix sont, vous le pensez bien, l'objet de nos conversations : un jour

113. L'abbé François Arnaud est l'un des rédacteurs de la *Gazette de France* et de la *Gazette littéraire de l'Europe*.

114. Angelo Gatti, qui vient de s'établir en France, sera célèbre pour sa campagne en faveur de l'inoculation. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, notamment *Réflexions sur les préjugés qui s'opposent aux progrès et à la perfection de l'inoculation* (Bruxelles-Paris, Musier fils, 1764).

on dit que nos propositions sont acceptées à Londres; le lendemain on débite le contraire; nous en sommes à croire que MM. Stanley et Bussy¹¹⁵ seront réciproquement renvoyés; chacun en gémit et court à la foire, où, sur la musique de vos bouffons, nous mettons des paroles françaises, qui nous dégoûtent de notre ancien récitatif. Nos boulevards sont plus brillants que jamais; nos comédies pleines, et chacun crie misère: pour moi je me promène beaucoup pour ma santé. La grande habitude des spectacles me les rend insipides. Je ne joue point, il faut bien griffonner. Si je veux mettre mes *Lettres sur l'Italie* dans mon édition de Lyon, il faudra encore la retarder; le mal n'est pas grand. Vous me demandez pardon de bavarder, et c'est ce que je vous demande.

Opere, t. XVII, p. 81-85.

*

45

À Michele Enrico Sagramoso

À Paris, ce 15 décembre 1761

J'ai l'honneur de vous remercier, monsieur, de m'avoir donné de vos nouvelles et adressé le comte Spolverini; ce géant en apparence n'a que la santé d'un pygmée, il est souvent retenu dans sa chambre par quelque indisposition et quand il peut aller il court comme de raison au plus utile qui est de voir le pays comme les Anglais, le livre et la carte en main. Ainsi je n'ai pu le voir aussi souvent que je l'aurais désiré; il me paraît fort instruit et fort votre ami, ce qui m'en donne une haute opinion: nous sommes intarissables sur le chapitre de votre mérite; il m'a dit que vous étiez surchargé d'affaires, ce vous serait un bien d'être occupé si les yeux de votre front étaient aussi bons que ceux de votre âme; mais on ne peut tout avoir, peut-être suis-je la cause innocente du tourment qu'on vous donne: j'ai tant mandé à Malte que l'ordre ne peut mieux s'adresser qu'à vous, qu'on aura abusé de vos talents. Je ne suis point étonnée que vous n'ayez point reçu de réponse du bailli de Saint-Simon: la correspondance est si difficile avec Malte même, depuis la guerre, que souvent les lettres sont perdues; j'ai renoncé à en écrire dans votre île.

Je ne suis point surprise non plus que l'abbé Chiari ait renoncé à son projet, il a bien des meilleures choses à faire; on dit que son émule Goldoni vient ici et qu'il passe avant avec le comte Algarotti chez M. de Voltaire à Genève; je ne sais si c'est

115. Le diplomate anglais Hans Stanley est chargé de mission en France; François de Bussy est ambassadeur en Angleterre depuis 1761.

ce projet qui empêche le comte de m'écrire, mais il y a quelque temps que je n'en ai reçu des nouvelles et ordinairement il est fort exact à me donner des siennes.

J'ai été quelque temps dans l'espoir flatteur d'aller vous revoir l'un ou l'autre ; mais je le perds de jour en jour : ma santé se déränge beaucoup et la mort m'enlève tous les illustres amis que j'avais eu le bonheur de faire à Rome. J'en ai perdu ici aussi des plus intimes et gens de mérite ; ce chagrin et mes maux de tête continuels m'ôtent tout courage ; je ne puis presque m'occuper de rien, moins on fait, moins on veut faire ; à la fin je crois que je deviendrai immobile au coin de ma cheminée comme une huître attachée à un rocher qui attend que la mer lui porte sa pâture ; en effet mon esprit ne se nourrit que de ce que le reflux du monde m'amène, je ne vais guère le chercher, et vous savez qu'après avoir un peu voyagé, un peu vécu, on rencontre peu de nouveautés et la vie que jadis la curiosité rendait intéressante devient insipide.

Il me reste mille souvenirs pour toute ressource et surtout je me rappelle agréablement nos promenades sur votre Grand Canal, toute la peine que mes visites vous donnèrent et la reconnaissance avec laquelle je serai éternellement, monsieur, votre très humble et très obéissante servante...

Si vous voyez M. Joseph Farsetti, je vous prie de lui dire bien des choses pour moi. Mes respects à tous ceux qui daignent s'en souvenir ; les bontés dont Venise m'a honorée ne sortiront jamais de ma mémoire.

Ms. : Biblioteca di Verona, env. 87.

Piva, lettre VI.

*

46

À Francesco Algarotti

À Paris, ce 30 de mars 1762

J'ai fait le plaisir de remettre à l'abbé Arnaud la lettre de M. Zanotti, aussitôt que j'ai reçu la vôtre, monsieur ; il s'en fera honneur ; je lui ai fort conseillé de n'être point modeste à ses dépens ; les louanges de votre savant secrétaire, et celles qu'on vous donne sont assez intéressantes pour les publier. Quand vous voudrez donner quelque chose du vôtre à nos judicieux journalistes, vous leur ferez grand plaisir ; ils attendent avec impatience l'*Introduction à la physique* que vous leur promettez. Je ne sais, si vous avez vu une traduction de Calpurnius et de Nemesien que M. Joseph Farsetti m'a fait l'honneur de me dédier¹¹⁶ ; elle est imprimée à

116. *Bucolica di Nemesiano e di Calpurnio volgarizzata da Tommaso Giuseppe Farsetti*, Venezia, 1762. Dédicace « Alla valorosa Madama Du Boccage », p. III-VII.

Venise, où je vous prie de lui faire tenir la lettre que vous trouverez ci-jointe. Je vous envoie celle-ci par l'abbé Speranza de Modène, que je crois très exact ; ce qui n'empêche pas, que je ne fasse souvent vos compliments à M. et M^{me} d'Argental, et au galant Bernard, qui désire autant que moi de vous voir ici. Il a mis nouvellement en vers très heureusement les campagnes d'Italie du maréchal de Coigny dans la guerre précédente¹¹⁷, et retouche sans cesse à son *Art d'aimer*, et à son poème de *Théodore* ; mais il a la prudence de ne rien prêter, ni imprimer ; il n'a pas besoin de ses vers pour se faire désirer, mais on prend le prétexte de les lui demander pour l'avoir lui-même : enfin on chérit toujours plus ce qu'on désire que ce qu'on possède ; ainsi il fait bien de garder ses ouvrages dans son portefeuille : la critique n'y peut mordre. Des poèmes sérieux ne gagneraient pourtant rien à se cacher : on ne les irait pas chercher ; mais un livre qui parle d'amour vivement ne craint point l'incognito. Moi, qui ne suis ni d'un genre aussi agréable, ni douée de tant de prudence, je continue à me divulguer. J'ai pris le parti de faire imprimer mes lettres écrites à ma sœur, d'Angleterre, de Hollande, et d'Italie dans un recueil de mes ouvrages que les frères Périsset font à Lyon. M. Bordes a la bonté d'y veiller ; mais j'aimerais mieux que cette édition se fît ici. Si c'était moi qui la fît faire, je ne l'aurais pas mise si loin. Je me hâte le plus que je puis d'arranger le tout pour finir cet été ; mais ma santé et celle de M. Du Bocage me laissent bien peu de temps. Vous me paraissez dans le goût de parcourir l'Italie, ainsi vous serez assez occupé sans écrire. Que ne suis-je de votre voyage ! Je ferais bien de vous aller trouver, car si vous attendez la paix pour venir ici, nous ne vous verrons pas si tôt ; les cartes se brouillent tous les jours, et, nous ne sommes pas sûrs d'avoir de bons joueurs ; il sied au roi de Prusse de s'embarquer dans la partie la plus compliquée. Vous voyez comme il s'en tire ; le savoir et les hasards mêmes sont pour lui : le tsar son adorateur ne veut pas même souffrir à Pétersbourg des comédiens français ; il ne se souciera peut-être pas (comme vous le dites) que notre Voltaire finisse l'histoire de son pays. Vous me demandez celle de l'Académie de peinture que le roi entretient à Rome. La voici : tous les ans il y envoie un peintre, un sculpteur et un architecte qui ont remporté le prix ici à l'Académie de peinture ; on leur donne 200 fr. pour leur voyage ; ils y restent quatre ans défrayés de tout, et vingt sols par jour pour avoir du papier et des crayons. À propos de peinture, je crois vous avoir mandé que j'ai envoyé votre lettre à M. l'abbé de Saint-Non¹¹⁸ ; je vous en ai aussi envoyé une de moi par M. Farsetti, et la partie du *Journal étranger* qui

117. François de Franquetot, duc de Coigny, maréchal de France, victorieux en Italie pendant la guerre de succession de Pologne.

118. Jean-Claude Richard, abbé de Saint-Non, antiquaire et graveur.

traitait de votre *Épître sur le commerce*. Continuez, monsieur, à nous donner de si belles choses, à vous souvenir de moi, et à compter que je prends un vrai intérêt à tout ce qui vous touche.

Opere, t. XVII, p. 91-95.

*

47

À Francesco Algarotti

À Paris, ce 25 de juillet 1762

J'ai appris avec chagrin dans votre dernière lettre, monsieur, que vous n'aviez point reçu celle que j'avais jointe à une partie du *Journal étranger* que je vous envoyais par votre ambassadeur ; il m'assure pourtant qu'il a fait partir le paquet adressé à M. Farsetti, que je remerciais, comme je le devais, de l'honneur qu'il m'a fait de me dédier sa traduction de Calpurnius ; il est fort désagréable pour moi qu'il n'ait point reçu les expressions de ma reconnaissance. Mon Dieu, qu'il est difficile d'avoir un commerce réglé avec la Lombardie ! j'ai un nouveau moyen que je mets aujourd'hui en usage : c'est d'envoyer à mon ami M. Boyer, notre ministre à Gênes¹¹⁹, mes paquets qu'il vous fera tenir, et me rendra ceux que vous lui adresserez pour moi. Je n'ai point encore vu M. Goldoni que vous m'annoncez ; mais j'ai par une autre occasion les livres que vous vouliez lui donner pour m'apporter. *L'Introduction à la physique*, que je vous pressais d'envoyer au journal, est, non de vous, monsieur, mais de votre savant secrétaire de l'Institut. Je l'avais compris ainsi, malgré votre écriture, dont vous vous plaignez avec raison ; bien d'autres se plaignent, de ce qu'elle retarde le plaisir d'entendre vos idées délicates et bien tournées ; ne pourriez-vous point vous charger de penser, et un autre d'écrire ? vous vous épargneriez de la peine, et à vos chers lecteurs. La Condamine me disait plaisamment un jour, que je lui donnais une de vos lettres à lire : « donnez, madame, à force d'habitude il ne me faut pas plus d'une heure pour les lire » ; chacun voudrait que les siennes n'eussent, comme les vôtres, que ce tort de manœuvre. Je réponds article par article à votre dernière ; vous me demandez ce que c'est que le poème de *Théodore et Pauline* de notre Ovide Bernard. La scène est à Épidaure ou plutôt à Raguse ; le sujet est à peu près le même que *Léandre et Héro*. C'est une espèce de roman de quinze ou dix-huit cents vers de dix syllabes en six chants. L'édition que les frères Périisse font à Lyon est finie ; mais je l'ai arrêtée pour y joindre mes lettres de voyages, dont je vous ai parlé ; je voulais les retoucher ; ma mauvaise santé prenait tout mon temps, de façon que j'ai été cinq

119. Joseph Boyer de Fonscolombe, qui est aussi un correspondant de Voltaire.

ou six mois à les revoir ; enfin le manuscrit est parti par la diligence de Lyon : je n'ai point encore de nouvelles de son arrivée, mais à présent j'ai le temps de vous écrire et j'en profite. Savez-vous l'allemand ? vous qui avez été si longtemps les délices d'une cour tudesque ? Si vous entendez la langue des Klopstock, des Haller, des Gessner, vous lirez ma *Colombiade* traduite nouvellement en cet idiome¹²⁰. Cet ingénieux auteur du poème d'*Abel*, ce M. Gessner¹²¹ me le mande de Zurich, et m'envoie dans la même langue un nouveau recueil de tous ses ouvrages dédié à la jeune reine d'Angleterre ; il en a de plus dessiné, gravé les estampes, imprimé, inventé les caractères, que j'ai le malheur de ne point entendre ; et quoiqu'en dise votre roi, ils servent à présent à exprimer de fort belles idées. Je pense que vous allez faire un tour au midi cet hiver, pour aller à la paix revoir ce héros du Nord au comble de sa gloire ; je crois qu'il est le premier qui ait des souverains au nombre de ses enthousiastes : vous voyez qu'il n'en a point de plus ardent que le tsar, et que loin d'être mené par la fortune, c'est lui qui la conduit ; depuis douze ans il cultivait l'amitié de ce prince, en le louant sans cesse sur les grands talents qu'il apercevait, disait-il, en lui pour la guerre. Je craindrais bien cette intime union pour l'Europe, si je n'espérais que Frédéric est las de ne point dormir, de vivre errant, loin des muses, dans la poussière, le sang, le bruit et l'inquiétude. Le livre de Rousseau sur l'éducation vous est-il parvenu¹²² ? Ce fou de beaucoup d'esprit s'est fait proscrire d'ici, et de sa patrie, où le peuple prend son parti, et se plaint de ce qu'on souffre à la porte de Genève un auteur célèbre parler librement de la religion, et qu'on diffame un de leurs citoyens pour la même cause. M. de Voltaire trouve lui le livre en question mal fait, mauvais, excepté sur l'article de la révélation qui fait pourtant son crime. Si je n'avais pas perdu à Rome les personnes qui m'honoraient le plus de leurs bontés, j'irais avec vous y passer l'hiver ; si vous y trouvez quelqu'un qui daigne encore se souvenir de moi, dites-leur avec vérité, que personne n'a jamais, ingénieux comte, tant regretté les bords du Tibre, vous, et toute l'Italie, que moi.

Opere, t. XVII, p. 98-102.

*

120. *Die Columbiade, oder Der in die neue Welt übergebrachte Glaube*, ein Heldengedicht prosaisch übersetzt, Glogau und Leipzig, Christian Friedrich Günthern, 1762.

121. Salomon Gessner, le fameux auteur des *Idylles*.

122. *Émile ou de l'éducation*, La Haye, Jean Néaulme, 1762.

À Francesco Algarotti

À Paris, ce 24 de novembre 1762

Je voudrais que vos remèdes fissent autant de progrès, que votre écriture, qui cette fois m'a donné du plaisir sans peine ; c'est le *non plus ultra* ; continuez à asservir votre main en même temps que votre esprit, mais surtout réparez votre poitrine, dont vous avez besoin pour exprimer ce que votre imagination vous fait si bien décrire. Voici la paix. Songez que c'est nous qui devons jouir de votre conversation ; vous me l'avez cent fois promis ; seriez-vous un infidèle ? vous me direz, non ; je ne suis qu'un malade. Eh bien, guérissez-vous ; mais n'allez point ensuite à Rome (où je voudrais être) puisque je n'y suis point : revenez vers nos bords à présent pacifiques. Malgré la foule qui va nous environner cet hiver, nous trouverons bien le moyen de vous distinguer. Mais la gazette me fait peur ; elle dit : « le célèbre et docte comte Algarotti va passer l'hiver à Pise pour rétablir sa santé. » Nous avons le docteur Gatti de ce pays-là, à présent à la mode ici, qui dit que l'eau de la Seine vous fera autant de bien que celle que vous allez boire. La fontaine d'Hippocrène aurait bien dû guérir un de ses nourrissons, sans qu'il eût besoin de recourir aux sources du vulgaire : j'aurais aussi bon besoin de Pise pour des vapeurs et des palpitations qui me mettent hors d'état d'aller aux soupers et aux spectacles ; je ne sais plus que ce qu'on me dit du monde, je n'en vois rien par moi-même, on me trompe tant qu'on veut. J'irai pourtant voir une pièce de Goldoni, quand il en donnera : je n'ai point encore vu ce célèbre comique ; l'ambassadeur de Venise est venu me demander la permission de me l'amener ; je la lui ai donnée sans doute, et n'ai plus entendu parler de la visite ; j'ai oublié à lui demander pourquoi : Paris est un chaos où tout se perd ; la Seine ici, est vraiment le fleuve d'oubli ; on ne parle même plus d'*Émile*, ni du *Contrat social*, livres de Rousseau qui ont tant fait de bruit par leur hardiesse, et la nouveauté des idées vives, ingénieuses, folles, surprenantes et inutiles qui les composent. Vous les trouverez sans doute à Livourne, ou à Lucques, et vous me direz ce que vous en pensez, en me donnant des nouvelles du succès de vos remèdes. Ce Rousseau banni d'ici, et relégué (ne sachant où aller) dans un village de Suisse, y communie, pour donner une bonne idée de sa religion aux Genevois, qui n'en seront pas la dupe : on ne peut avoir plus de talents que ce cynique, et en faire un plus mauvais usage.

Vous avez la bonté de me demander des nouvelles de mes lettres d'Italie ; elles ne vont pas mieux que ma santé ; elles ne finissent point ; et comment finiraient-elles ? On m'envoie une feuille de Lyon à corriger tous les quinze jours, et il y en a vingt-six pour le volume dernier ; ainsi jugez du temps qu'il faut pour en venir à bout : c'est l'affaire des libraires, c'est eux qui font l'édition. Les Bernard,

d'Argental et La Condamine vous attendent aussi bien que moi eu retour de Pise ; ils disent qu'on finit l'*Encyclopédie* ; quand j'en saurai des nouvelles positives, je vous les manderai. La tsarine demande D'Alembert ou Diderot pour élever son fils : le premier ne veut point, je ne sais si le second voudra se confier à l'instabilité du trône de la princesse. Elle pourrait se rejeter sur Rousseau (qui ne sait où habiter) s'il avait la force d'aller jusqu'en Russie ; mais je crois qu'il mourrait en chemin. Vous êtes bien heureux d'y avoir été, d'en être revenu, et de nous en avoir donné une si bonne et si agréable relation. Adieu, monsieur, je vous donne presque toujours quatre pages pour deux des vôtres, et mes quatre n'en valent pas une ; si vous voyez la duchesse de Calabretto à Florence, faites-la, je vous prie, ressouvenir de mon très respectueux et très vif attachement.

Les bains de la rivière s'échauffent avec un poêle à l'allemande, dont le tuyau court tout du long du corridor, qui communique des deux côtés à des chambres qui voient tout ce qui se passe sur les quais ou sur l'eau. Ces bains sont fort agréables, et pourraient le devenir encore plus. Le temps nous amènera tout le luxe des Romains. Gare la suite.

Opere, t. XVII, p. 108-112.

*

49

À Pierre-Jean Grosley¹²³

À Paris, ce 27^e janvier 1763

Un homme de mérite, dont par malheur je n'ai su le nom que quand il a été loin de moi, m'a apporté vos dons, monsieur. Je n'avais pas besoin d'un calendrier pour me souvenir (en y cherchant les jours du mois) que vous les employez tous au bien public. Je demandais hier à notre ami Burigny¹²⁴, si votre patrie ne songeait pas à vous ériger une statue. Quel fut mon étonnement ! Il m'assura qu'au contraire, votre hôtel de ville vous avait fait des difficultés sur les bustes de vos grands hommes dont vous l'avez orné. Nul n'est prophète en son pays ; les vieux proverbes sont bien vrais ! Je vous en envoie encore une preuve. Vous savez que la tsarine avait fait demander D'Alembert (qu'on ne prendrait pas pour l'éducation des enfants de France) pour élever son fils. L'instabilité de la place la lui avait fait refuser. Voici la lettre remarquable que l'impératrice lui écrit sur son refus. Les

123. Pierre Grosley, journaliste des *Éphémérides troyennes* (1757-1768) et voyageur, était membre de l'Académie de Châlons-sur-Marne (1756), de la Société royale des belles-lettres de Nancy (1757). Il sera reçu à la Royal Society de Londres en 1766.

124. Jean Lèvesque de Burigny, champenois d'origine comme Grosley.

vers que vous trouverez au bas, s'y trouvent par hasard, et sont faits pour M^{me} de Maillé déguisée en hiver au bal du roi dans un ballet des quatre saisons. Ces détails, dits plaisirs du carnaval, vous touchent peu, ainsi que moi, mais vous ne serez pas fâché de savoir que le discours de réception à l'Académie française samedi de l'abbé de Voisenon fut très applaudi¹²⁵, que M. Watelet récita sa traduction du troisième chant du Tasse avec beaucoup de succès¹²⁶, et que même le remerciement au récipiendaire du duc de Saint-Aignan fut bien reçu. La comédie de Collé au Français¹²⁷ est fort suivie. Le nouveau *Polyxène* de Dauvergne¹²⁸ à l'Opéra ne l'est guère. La Comédie italienne est toujours en vogue. Goldoni, ici depuis trois mois, n'a encore rien donné. Nos brochures vont leur train, sans rien de remarquable. On doit m'envoyer aujourd'hui la traduction de l'anglais d'un voyage en France, en Italie, en Grèce. Quand nous donnerez-vous le vôtre ? Le mien s'imprime lentement à Lyon. Les épreuves ne me viennent que tous les quinze jours. Je ne presse point, parce que c'est l'affaire des libraires, qui ont entrepris un recueil de mes œuvres. Mes descriptions ébauchées seront finies par vos crayons, et je les lirai avec le même empressement que j'ai eu pour vos *Éphémérides*, dont je vous remercie très humblement, et suis avec la considération la plus distinguée pour votre mérite, monsieur, votre très humble et très obéissante servante...

M. Du Bocage et mon cousin Montaudoin de Nantes (amateur de lettres qui me parle souvent de vous, monsieur) vous assurent de leur respect. Pardonnez mon griffonnage ; j'écris sur mon écran, les doigts me gèlent, et je suis toujours malade.

Ms. : coll. part.

Turgeon, p. 328-329.

*

125. Claude-Henri de Fusée de Voisenon, poète et auteur dramatique, fut reçu à l'Académie française le 22 janvier 1763 par le duc Paul-Hippolyte de Saint-Aignan.

126. Claude-Henri Watelet, poète et collaborateur de l'*Encyclopédie* pour la peinture et le dessin, élu à l'Académie française en 1760, est aussi membre des académies della Crusca, de Berlin, de Cortone et de Bologne.

127. Charles Collé, *Dupuis et Des Ronais, comédie en 3 actes, et en vers libres, représentée pour la première fois par les Comédiens français ordinaires du Roi le 17 janvier 1763*, Paris, Duchesne, 1763.

128. *Polyxène*, musique d'Antoine Dauvergne, livret de Nicolas-René Joliveau, qui a été représentée pour la 1^{re} fois par l'Académie royale de musique le 11 janvier 1763, n'eut que 18 représentations.

50

À ?

À Paris, ce 12^e février 1763

Je suis fort tentée d'aller danser avec vous, monsieur, et regrette toujours qu'il n'y ait point de bals de vieilles où je puisse exercer mes jambes l'hiver ; c'est le seul remède que je crois salulaire. Les voyages, les promenades, la danse et l'eau sont la vraie médecine ; mes médecins ne me le disent pas, mais je le sais, et si j'étais comme M^{me} Fontaine-Martel¹²⁹ qui aimait mieux un ridicule qu'un rhume, j'irais dès ce soir au bal. Que vous êtes heureux de danser ! N'en parlons plus, mes regrets s'en augmentent sans fruit. J'aime mieux vous dire que je vous donnerai volontiers huit jours le voyageur [...] dont je vous ai parlé. Je ne vous offre pas de le garder davantage, parce que je l'ai d'emprunt ; mais j'ai demandé la permission de vous le prêter. Ainsi, quand votre ami viendra me le demander, je le lui donnerai, afin que vous n'ayez point la douleur d'acheter un bavard, qui ne vous dira que longuement ce que vous savez mieux que lui. J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec toute la considération due à votre mérite, votre très humble et très obéissante servante...

La paix fut signée avant hier¹³⁰.

Ms. : coll. part.

Turgeon, p. 329-330.

*

51

À Francesco Algarotti

Paris, ce 30 [?] de février 1763

Il me paraît, aimable comte, que toutes les fontaines sont pour vous l'Hippocrène ; les Grâces emplissent votre coupe ; et comme les abeilles forment, de la rosée, des sucres assez solides, l'eau la plus légère vous fournit des idées qui ont bien de la substance ; je ne sais pourquoi Anacréon, et même Horace vantaient tant le véhicule du vin ; j'ai vu rire aussi les buveurs d'eau, et leurs pensées en étaient plus saines : c'est l'espèce des convives qui fait la gaieté, et non les liqueurs qu'ils avalent. Je parie que ce Grec et ce Romain qui chantaient Bacchus, n'avaient que faire de lui pour être de très bonne et très joyeuse compagnie : nous les retrouverons, à ce

129. Antoinette-Madeleine de Bordeaux, comtesse de Fontaine-Martel, amie de Saint-Simon (elle est morte en 1733).

130. Le traité de Paris, qui met fin à la guerre de Sept Ans a été signé le 10 février 1763.

que j'espère, aux Champs Élysées, et vous me direz que j'avais raison. Mais tout ce verbiage ne répond pas à vos deux lettres, et ne vous dit pas combien je suis aise que vous vous trouviez mieux de l'air de Pise. J'aurais désiré que vous y eussiez Gatti. Il vous aurait plu ; ainsi a-t-il fait ici de manière que le roi l'a fait un de ses médecins consultants avec bonne pension, et que nombre de jolies femmes le consultent aussi, et de plus se font inoculer de sa main ; il a de l'esprit, de la gaieté, et fera fortune ici sûrement. Je lui ai fait vos compliments, dont il est très flatté, ainsi que La Condamine qui l'aime surtout par ce qu'il inocule ; mais quel coup pour son système : le gouvernement a cru s'apercevoir que l'inoculation portait la petite vérole dans les maisons où l'air ne l'aurait point fait naître, et la multipliait ainsi à infini, de manière qu'on a défendu d'inoculer dans Paris. Mais s'il y a du danger, les villages voisins se plaindront à leur tour ; quel parti prendre ? il est presque aussi difficile à résoudre, que celui qu'a à choisir D'Alembert sur les offres immenses de la tsarine. Je vous envoie ci-joint la lettre qu'elle a écrite en réponse à son premier refus, où elle ne lui parle pas de la récompense offerte de plus par son ministre : 100 000 livres de rentes payées à Paris à perpétuité ; une maison à sa cour aussi franche que celle des ambassadeurs ; et son congé au bout de six ans, s'il le désire. L'Académie française a fait registre de la missive de l'impératrice, comme très honorable aux lettres ; et il y a apparence que le géomètre invité aura plus de force que Platon, qui céda aux instances de Denis. Il est vrai que le trône russe est encore plus chancelant que celui du tyran de Syracuse, et que cette souveraine paraît avoir la tête aussi bouillante que spirituelle. On ne dit pas qu'elle ait fait d'offres à Diderot occupé à finir son dictionnaire. Aussitôt qu'il paraîtra, je vous en donnerai avis. Je ne puis vous envoyer la partie de l'*Histoire d'Angleterre* que vous me demandez, sans le tout, on ne la vend point par partie. Le *Journal du commerce*, dont vous voudriez le morceau qui vous regarde, est presque aussi inconnu à Paris (excepté par les gens du métier) qu'à Pise : comme il y a longtemps que j'y ai fait insérer votre épître, je ne sais plus dans quel mois la chercher, ni à qui la demander. Si je puis m'en éclaircir, je vous l'enverrai par quelqu'un de nos jeunes gens, qui se proposent de partir pour l'Italie, et je les prierai en même temps de me rapporter vos ouvrages nouvellement imprimés, que vous me faites la faveur de me promettre. Si l'impression de mes lettres finissait, je vous les enverrais par la même voie, sinon j'aurai recours à M. Boyer, par qui je vous envoie cette lettre : je lui demande e même temps de quelle grosseur on peut lui mettre des paquets à la poste, sans qu'elle s'en plaigne. Vous n'aurez point encore non plus la *Famille d'Alexandre* de Voltaire ; nous n'en avons que la promesse¹³¹. J'approuve fort le jugement que vous portez de sa *Zulime* : il y a

131. La tragédie portera le titre d'*Olympie* et ne sera jouée à Paris qu'en 1764.

apparence qu'il en sera de même du drame à venir. Le temps, vous le savez, est un fleuve qui emporte toujours quelques suc de la terre par où il passe, et ne les rapporte plus au même lieu. Goldoni ne nous a encore rien donné, et plairait difficilement ici, où peu de gens entendent aisément l'italien, et en connaissent bien les mœurs; et Goldoni n'aura pas le temps ni les moyens de voir les nôtres de façon à nous faire rire de nos ridicules ressemblants: quand il aura débuté, je vous en dirai davantage. J'ai assez griffonné aujourd'hui; c'est à présent vous, monsieur, qui êtes le calligraphe: la paresse, le froid et ma chétive santé me jettent dans une négligence à peine lisible; mais il est juste que vous ayez de la peine à votre tour: ceci est un brouillon informe.

J'oubliais de vous dire que notre cher et magnifique Apollon Voltaire marie la petite nièce des Corneille à un gentilhomme du pays de Gex à qui il donne 100 000 livres compris les souscriptions de l'édition de Corneille qu'il fait avec ses commentaires.

Cette lettre a resté trois jours sans partir par bonheur, car je suis à temps pour me dédire de plusieurs bruits faux: il n'est pas vrai que l'inoculation soit défendue dans Paris; il n'est pas vrai, comme on me l'avait dit, que je ne puisse pas vous envoyer la partie d'*Histoire d'Angleterre* que vous me demandez, quand j'en trouverai l'occasion; il n'est pas vrai que Goldoni n'ait pas débuté; il donna hier l'*Amour paternel*; qui réussit à moitié: peu de gens ici peuvent juger du style.

Opere, t. XVII, p. 118-124.

*

52

À Francesco Algarotti

À Paris, ce 24 de mars 1763

Votre lettre m'ôte un grand chagrin, docte comte; votre ambassadeur m'avait dit que vous étiez revenu de Pise à Bologne très malade; je vois au contraire votre lettre datée des eaux, et vous me dites que vous vous en trouvez de mieux en mieux; je m'en félicite avec vous; et pour répondre à votre lettre obligeante par article, je vous remercie de celui que vous m'envoyez de notre Voltaire, qui vient encore d'épancher sa bile sur le Pompignan¹³², et sur le roi David, dont il trouve avec raison le testament de mort un peu cruel¹³³. Cela ne peut s'envoyer: je ne vous envoie point non plus l'*Histoire d'Angleterre*, parce que je ne sais laquelle

132. Il paraît en 1763 une bonne demi-douzaine de pamphlets voltairiens contre Lefranc de Pompignan, dont l'*Instruction pastorale de l'humble évêque d'Alétopolis, à l'occasion de l'instruction pastorale de Jean-George, humble évêque du Puy* et la *Lettre d'un quaker à Jean-George Lefranc de Pompignan, évêque du Puy en Velay, etc., etc.*

133. *Saül*, drame traduit de l'anglais de M. Hut est de 1763.

vous me demandez ; dans votre précédente lettre était une partie de la traduction de celle de M. Smollett¹³⁴, dont je vous mandais. Je crois qu'on pourrait détacher les volumes que vous me spécifiez ; et dans votre dernière vous me demandez la traduction de M. Hume¹³⁵, qu'on ne vend point par morceaux ; je ne sais plus laquelle vous voulez : je relis vos lettres, et le nom de l'auteur est tout différent ; le Hume est in-quarto, et ne peut aller par la poste : mais un académicien de mes amis, fort digne d'être des vôtres, part cet automne, et vous portera ce que vous voudrez, et me reportera huit mois après ce que vous lui donnerez pour moi. Si mes lettres qui ne finissent point à s'imprimer, le sont alors, je les lui donnerai à vous présenter : en attendant je puis vous envoyer quelque petit paquet par M. Boyer ; mais ne m'en envoyez point, et ne m'écrivez point par cette voie, parce que nos gens de la poste sont si exacts, qu'ils ouvrent les paquets pour voir s'il n'y a point une autre adresse que celle qui se montre à la première enveloppe ; je le mande à M. Boyer. Je ne vous dis point que le *Journal du commerce* ne se trouve point à Paris ; mais que j'aurais de la peine à me rappeler le mois et l'année dans lesquels j'ai fait mettre votre article à Bruxelles, où se fait cet ouvrage périodique ; vous me mandez que vous l'avez ; mais vous ne me parlez point de ce qu'ils disent de vos idées, et si vous êtes content des leurs. Goldoni m'a enfin rendu le paquet que vous lui aviez donné pour moi ; j'en remercie très humblement M. Farsetti ; le porteur dit qu'il l'avait égaré à Lyon ; il m'a fait mille excuses de n'avoir pu me le rendre plus tôt, et n'osait venir me voir sans ce paquet. Je l'ai prié à dîner ; nous avons parlé de vous, monsieur, de votre santé, de vos talents, et des siens peu propres pour Paris, qu'il aime à la folie ; jusqu'au tapage des rues même lui plaît ; hors l'opéra et la cherté des vivres, tout l'y ravit ; il me paraît même content de la manière dont ce qu'il a donné a été reçu. On est à la vérité bien prévenu en sa faveur ; mais si peu d'auditeurs l'entendent que leur suffrage doit peu le flatter. Nous parlerons encore de vous ensemble. Souvenez-vous de moi toujours, toujours. Bernard dit qu'il ne se sent point ingrat ; et voudrait trouver le moyen de perdre ce titre auprès de vous. Il est un géomètre célèbre qui me recommande souvent, monsieur, de le remettre en votre mémoire : c'est notre ami Clairaut, dont Maupertuis disait pourtant, qu'il donnerait tous ses amis pour un problème, et tous les problèmes pour une femme.

Opere, t. XVII, p. 125-128.

*

134. Tobias Smollett, *Histoire d'Angleterre depuis la descente de Jules César, jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle en 1748, traduite de l'anglais par M. Targe*, Orléans, de l'imprimerie de J. Rouzeau-Montaut, 1759-1764, 19 vol.

135. David Hume, *Histoire d'Angleterre contenant la maison de Tudor, traduite de l'anglais par Madame B****, Amsterdam, 1763, 2 vol. in-4°.

À Francesco Algarotti

À Paris ce 1^{er} de novembre 1763

J'ai reçu avec chagrin, monsieur, votre dernière lettre de Bologne, où je vois que votre santé dérangée vous oblige de retourner à Pise. J'avais donné une lettre pour vous à M. Watelet, croyant qu'il passerait à Bologne, il ne vous y aurait point trouvé; et comme il va par Gênes ou Lerici, peut-être il vous rencontrera à Florence ou à Pise: en tout cas je lui ai dit de mettre ma missive pour vous à la poste en Italie; elle ira à Bologne, et on vous la renverra sans doute où vous serez: vous y trouverez que je vous annonce D'Alembert: il n'a pu partir; et mes épîtres sur l'Italie n'ont pu être prêtes pour le départ de M. Watelet; mais M. l'ambassadeur qui passera le 9 novembre à Lyon les prendra chez le libraire (s'il a eu le temps de plier les feuilles) et les enverra de Rome au comte de Lorenzi à Florence¹³⁶ qui vous les fera tenir: je vous prie de l'en prévenir, pour quand il les recevra; je n'en sais pas précisément le temps. Si M. Watelet a le bonheur de vous voir dans le tour exact qu'il fera de l'Italie avec une dame de ses amies, je vous supplie de lui donner vos ouvrages que vous m'avez promis; il me les apportera soigneusement.

Je n'ai point l'honneur de connaître M. de Sigras, il a une charge à la cour qui l'attache à Versailles, et il ne vient à Paris que quelquefois pour l'académie; il a servi dans le militaire autrefois, et passe pour un homme de mérite; son plus grand ouvrage est sa traduction dont vous me faites l'honneur de me parler, et ses discours académiques: voilà ce que j'en ai appris¹³⁷. M. Melon, dont je vous ai entretenu dans ma dernière lettre, vient prendre celle-ci pour la mettre à la poste à Rome, et ne me donne pas le temps de vous en dire d'avantage; il part avec l'ambassadeur, et ne s'arrêtera même pas à Fontainebleau où les opéras et les chasses sont très brillants; mais nos parlements à la Saint-Martin donneront de l'ouvrage à notre nouveau vice-chancelier, garde des sceaux, Maupeou. Adieu, docte comte, je compte sur votre amitié.

Opere, t. XVII, p. 131-133.

*

136. Le comte Luigi Lorenzi, ambassadeur de France à Florence de 1734 à 1765.

137. Claude-Guillaume Bourdon de Sigras, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, est le traducteur des *Institutions militaires* de Végèce.

À Francesco Algarotti

À Paris, ce 28 de février 1764

Je vous remercie de tout mon cœur et de votre belle et nouvelle édition, et de votre portrait antique fort ressemblant au moderne, et de vos Grâces, qui ne ressemblent guère à celles de vos ouvrages ; le graveur les a faites laides et surannées ; vous n'avez pas besoin d'ombre au tableau pour vous faire valoir. Les Mariette¹³⁸ et Montucla seront du même avis sur votre compte, et vous recevront comme moi avec reconnaissance ; je mets la chose au futur parce que le dernier était à Grenoble quand je lui ai fait tenir votre paquet qu'on lui enverra ; et M. Mariette à son retour de sa campagne près de Paris le trouvera chez lui. Que je suis heureuse que vous m'ayez mise dans les mains blanches de madame la marquise Scappi ! Quand elle aura parcouru mes *Lettres*, je vous serais fort obligée de les donner à M. Lami, pour qu'il eut la bonté d'annoncer dans son journal, qu'on vient de faire à Lyon un recueil de mes ouvrages auquel j'ai joint un volume de lettres sur mes voyages, dont il dira ce qu'il jugera à propos¹³⁹. Comme sans doute vous ne pourrez pas lui redemander ce volume, je vous le renverrai quand j'en aurai l'occasion. Vous seriez étonné si je vous disais avec vérité, que cette édition n'est point encore ici, et ne se vend point en France par la faute de mes libraires. Je l'ai envoyée en Italie beaucoup trop tôt : comme elle était finie, je croyais qu'on allait la mettre en vente ; ainsi je profitai au mois de novembre du départ de M. d'Aubeterre qui passait à Lyon, pour en porter quelques exemplaires au-delà des monts ; et depuis ce temps les Pérusse me mandent sans cesse qu'ils ne peuvent en distribuer, qu'ils n'en aient garni dans toutes les villes leurs correspondants, de peur de la contrefaçon [*sic*], et je crois que ce ne sera que pour Pâques. Je ne suis fâchée de ce retardement que parce que je trouve ridicule que cet ouvrage soit connu un peu en Italie et point du tout en France : je n'entends rien à la librairie ni aux imprimeurs ; je ne sais si les vôtres sont aussi incompréhensibles.

Il paraît actuellement ici deux petits poèmes de Gessner, l'auteur de la *Mort d'Abel*, intitulés *Daphnis et le premier navigateur*, qu'on lit avec grand plaisir¹⁴⁰. Nos poètes font beaucoup d'héroïdes, entre autres un nommé Dorat (qui fait joliment des vers de société) vient d'en faire avec succès une de *Barnevelt ou le marchand de*

138. Vraisemblablement le graveur Jean-Philippe Mariette.

139. Giovanni Lami, qui collectionne les affiliations académiques, est le rédacteur des *Novelle letterarie*.

140. Salomon Gessner, *Daphnis et le premier navigateur*, poèmes traduits de l'allemand par M. Huber, Paris, Vincent, 1764.

Londres, comédie anglaise que vous connaissez¹⁴¹. M. de Voltaire fait parfaitement le vieillard, il ne cesse de nous donner des contes en vers ; la seule différence de lui aux autres septuagénaires c'est, qu'il ne radote ni en rimes ni en prose. Rousseau de Genève a traduit un morceau de Platon sur la tragédie, je ne l'ai pas lu ; on dit qu'on ne l'entend pas plus que la plupart des ouvrages de ce philosophe ; je prétends qu'on l'appelle *divin*, parce qu'on ne le conçoit point ; vous savez que les oracles étaient obscurs, ainsi que les prophètes de toutes les religions.

M. Watelet est à Naples avec ma lettre pour vous, très docte comte, je lui avais pourtant dit de la mettre à la poste, s'il ne passait point à Bologne ; il l'aura peut-être perdue dans un torrent où il a pensé se noyer ; j'en serais fâchée, parce que je vous y répondais à plusieurs choses que vous m'aviez demandées et qui seront fort surannées, si jamais elles vous arrivent. Mon Dieu, que les correspondances éloignées ont d'inconvénients ! il faut que nous nous aimions bien pour continuer malgré cela la nôtre. Venez donc ici nous renouveler l'un à l'autre nos idées, et guérissez-vous parfaitement aux salutaires eaux de Pise sans courir si loin ; celles de Passy m'ont été salutaires ; et je ne connais de médecine que l'eau, la sobriété et l'exercice : je marche beaucoup et vais peu dans le monde, parce qu'on y mange, baille et veille trop : mandez-moi la vie que vous menez, et si vous vous trouvez heureux. J'aime que mes amis soient comme Montaigne : qu'ils me parlent toujours d'eux-mêmes. Je me dédis sur Rousseau après l'avoir lu ; si tout Platon était ainsi traduit, je m'écrierai volontiers : ô divin Platon !

Opere, t. XVII, p. 137-141.

*

55

À Voltaire

Le 16 juin 1765

Depuis l'affaire des Calas, M^{me} Du Bocage croit que M. de Voltaire trouvera bien qu'elle change les épithètes qu'elle lui devait de génie divin, de beau génie de la France, en celle de bon génie de la France. Elle le prie de lui marquer son amitié en ne répondant point à ce billet, il aurait trop à faire s'il écrivait à tous ceux qui se satisfont en lui marquant leur admiration pour de si belles actions.

Mille très humbles compliments à M^{me} Denis.

141. Claude-Joseph Dorat, *Lettre de Barnevelt dans sa prison à Truman son ami*, Paris, Sébastien Jorjy, 1763.

Le marquis de Villette est heureux de pouvoir dater ses lettres de Ferney, d'en bien chanter le maître bienfaisant et d'en recevoir le prix flatteur¹⁴².

D 12651.

*

56

À Nicolas-Charles-Joseph Trublet

À Paris ce 4^e janvier 1766

[...] mes palpitations me font toujours passer de mauvaises nuits, la vieillesse par tout ce qui l'environne me paraît encore plus laide qu'on ne me l'avait dit. Rousseau, qui n'est pas jeune non plus, a des maux dans la vessie qui l'oblige, dit-il, de s'habiller en Arménien, de façon qu'il est depuis quinze jours sous cet habit dans la franchise du Temple, où chacun va le voir comme l'ours sans le connaître; on avait fait le mauvais conte que le prince de Conti lui devait envoyer toute sa musique pour lui donner un concert dont il distribuerait les billets à six livres tournois, il aurait sûrement fait une grosse somme, tout Paris y serait venu; ce projet n'a point eu d'exécution et la permission qu'il a du ministre pour passer ici étant expirée on lui refuse de la prolonger, ainsi il part dans deux jours avec M. Hume qui lui a fait (sans doute pour plaire à M^{me} de Boufflers) retenir un logement à deux lieues au plus de Londres, je ne sais s'il y réussira comme ici, j'entendais l'autre jour un Anglais qui demandait, où il affichait cette année, qu'il donnerait bien un écu pour le voir. Cette manière de s'exprimer n'annonce pas une grande considération, mais il ne veut que faire du bruit et son succès en ce genre doit passer ses espérances...

Ms.: Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel, R n.a. 9, fol. 8-9.

Correspondance complète de Jean-Jacques Rousseau: décembre 1765-février 1766, R. A. Leigh et al. (éd.), Oxford, Voltaire Foundation, 1977, t. XXVIII, p. 160, lettre 4965).

*

142. « Tout homme de génie a dans ce monde son hétéroclite d'affection. Le président de Montesquieu avait l'abbé de Guasco, Voltaire a M. de Villette... » (M^{me} d'Épinay à Galiani, 28 juin 1770, dans Ferdinando Galiani et Louise d'Épinay, *Correspondance*, Georges Dulac et Daniel Maggetti éd., Paris, Desjonquères, 1992, t. I, p. 197).

57

À ?

À Paris, ce 4^e janvier 1766

Oui, monsieur, votre main, votre cœur, et votre mérite me sont fort connus ; c'est ce qui fait que je continue à vous fort regretter ; et les personnes de la dominicale que vous me nommez, vous regrettent aussi, et seront fort flattés de votre souvenir ; mais vous me paraissez si bien où vous êtes, que vous nous oublierez aisément. Je rassurerai votre hôte, M. de La Faye, sur son inquiétude que vous ne vous ennuyiez hors de Paris. Nous l'avons prié pour saigner du pied mon mari dont la goutte semblait vouloir monter dans la tête, de façon à lui donner de la peine à parler et à rassembler ses idées ; jugez combien j'en ai été inquiète. On l'a bien purgé et mis à la diète ; il est bien mieux, pas encore aussi bien que je désire, mais sa mémoire est totalement revenue. Vous ne me dites rien de vos vapeurs ; ainsi je suppose que l'air natal y fait du bien ; les miennes, ou plutôt mes palpitations, me font toujours passer de mauvaises nuits ; la vieillesse, par tout ce qui l'environne, me paraît encore plus laide qu'on ne me l'avait dit. Rousseau, qui n'est pas jeune non plus, a des maux dans la vessie qui l'obligent, dit-il, de s'habiller en arménien, de façon qu'il est depuis 15 jours sous cet habit dans la franchise du Temple, où chacun va le voir, comme l'ours, sans le connaître. On avait fait le mauvais conte que le prince de Conti lui devait envoyer toute sa musique pour lui donner un concert, dont il distribuerait les billets à 6 livres tournois ; il aurait sûrement fait une grosse somme, tout Paris y serait venu. Ce projet n'a point eu d'exécution, et la permission qu'il a du ministre pour passer ici étant expirée, on lui refuse de la prolonger. Ainsi, il part dans deux jours avec M. Hume, qui lui a fait (sans doute pour plaire à M^{me} de Boufflers) retenir un logement à deux lieues au plus de Londres. Je ne sais s'il y réussira comme ici. J'entendais l'autre jour un Anglais, qui demandait où il affichait cette année, qu'il donnerait bien un écu pour le voir. Cette manière de s'exprimer n'annonce pas une grande considération ; mais il ne veut que faire du bruit, et son succès en ce genre doit passer ses espérances. Nous avons un nouveau petit poème joli de M. Dorat, intitulé *Les Tourterelles*, orné d'estampes recherchées¹⁴³. Le livre du président de Brosses¹⁴⁴ est estimé comme il doit l'être. Un abbé Richard, aussi de Dijon, vient de donner un voyage d'Italie

143. Claude-Joseph Dorat, *Les Tourterelles de Zelmis, poème en trois chants par l'auteur de « Barnevelt »*. *Précédées de réflexions sur le poème érotique*, [Paris, 1766].

144. Charles de Brosses, *Traité de la formation mécanique des langues et des principes physiques de l'étymologie*, Paris, Saillant, 1765, 2 vol.

en six gros volumes¹⁴⁵, où tout est détaillé dans quelque genre que ce soit, et peut être utile à guider les voyageurs. Je n'ai encore entendu parler d'aucune oraison funèbre du Dauphin. Le public en a fait une flatteuse. La Dauphine, qui s'est assigné un jour une place dans son même caveau à Lens, possède en attendant le même appartement de M^{me} de Pompadour à Versailles. Le roi a passé le jour de l'an à Choisy avec ses plus intimes ; ainsi point de compliments. Il se livre à sa juste douleur. Si nous apprenons quelque événement propre à vous intéresser, M. Du Bocage, quand il fera moins froid, s'empressera de vous le mander. Sa maigreur et sa faible santé le rendent paresseux. Je le soutiens sans cesse contre ce vice, qui nous subjugueraient tous si l'on ne combattait sans cesse. Il ne vous a pas trop asservi, il me semble, monsieur ; pour moi, souvent il m'arrache au désir que j'aurais d'employer tous mes moments. L'envie de vous répondre, et de vous renouveler mes tendres sentiments, m'a fait triompher aujourd'hui sur le champ ; ce mot puissant sur mon âme, m'a mis la plume à la main à la réception de votre lettre, et rien ne me l'a fait quitter que manque de papier.

Ms. : coll. part.

Turgeon, p. 330-331.

*

58

À Jean-Simon Lévesque de Pouilly

1766

Je regrette fort, Monsieur et cher ami, de n'avoir point eu le plaisir de vous voir hier et de ne point dîner aujourd'hui avec vous ; j'y perds une bonne conversation, de bons sentiments pour moi dont vous me donnez encore ici des preuves ; j'y répondrai en vous donnant ci-après une liste de mes ouvrages. Je perds aussi (à ne point vous avoir eu ce jour) le moment de vous demander encore une faveur. Je suis presque tentée de croire que c'est vous en faire une de vous procurer les moyens de m'être utile. Je vous réclame donc, monsieur, en faveur de mes libraires de Lyon [...]

Si vous vous donnez la peine de remettre le tout en ordre, suivant le désir de la veuve Duchêne, il est inutile que lui réponde. Je ferai là-dessus, mon cher et bon voisin, ce que vous me direz. Trop heureuse d'avoir un si bon guide. Je suis pourtant fâchée que vous ayez eu la peine par votre bon cœur de vous mêler de

145. Jérôme Richard, *Description historique et critique de l'Italie, ou nouveaux mémoires sur l'état actuel de son gouvernement, des sciences, des arts, du commerce, de la population et de l'histoire naturelle*, Dijon-Paris, F. Des Ventes-Saillant, 1766, 6 vol.

cette liste que j'aurais pu faire sans vous en embarrasser. Mille pardons, autant de remerciements.

Jean-Vincent Genet, « Étude sur Jean-Simon Lévesque de Pouilly », *Travaux de l'Académie nationale de Reims*, vol. 66, n^{os} 3-4, Reims, Imprimerie de l'Académie, 1881, p. 398.

*

59

À Monsieur d'Ausseville

A Paris, ce 4^e janvier 1767

Vous m'avez vue à Dieppe d'une manière si intime, mon cher neveu, que vous avez pu lire dans mon âme toute naturelle que les expressions de mon amitié pour vous sont très sincères, ainsi je me tais, dans cette douce persuasion, sur cet article. Et j'en profite pour en user sans cérémonie avec vous ; je vous ai prévenu à Dieppe que je vous demandais mon buste en plâtre pour l'académie de Rouen qui me fait l'honneur de me le demander à l'imitation du *Museum Britannicum*¹⁴⁶ ; je n'ai que le vôtre à donner, je manderai à M. Du Boullay¹⁴⁷ que vous lui ferez venir quand il le jugera à propos, peut-être faudra-t-il qu'il prenne le temps que vous serez à Dieppe pour le faire emballer avec soin. J'ai encore une autre grâce à vous demander ; c'est pour Caieu qui m'écrit pour vous implorer en sa faveur, sa mère est morte et ne lui laisse que des dettes, voyez si votre charité et l'envie de vous l'attacher peuvent vous exciter à faire quelque chose pour lui. Je lui mande que je vous le demanderai, je vous prie de lui envoyer cette lettre quand vous écrirez à votre bureau. J'en ai parlé à votre oncle qui dit vous avoir donné 100 livres tournois par an de plus pour votre sûreté ; mais il ferait peut-être encore quelque chose si vous vous portiez à une augmentation d'appointements qui ferait le bonheur de ce jeune homme qu'on dit fort sage et qui pourrait si vous en aviez un jour besoin devenir votre premier commis. Vous voyez par ma confiance à vous dire mes désirs combien je me plainrais à remplir les vôtres si l'occasion s'en présentait et combien je suis tendrement mon cher neveu votre très humble et très obéissante servante...

Je n'ai point entendu parler du petit Pan qui m'avait dit qu'il m'enverrait un mémoire pour le présenter au grand maître, peut-être a-t-il trouvé un autre accès.

Ms. : Bibliothèque Marguerite-Durand, Paris, 091 DUB Rés, adressé « À Monsieur Dausseville / Place S^t Oüen / a Roüen. »

146. Le British Museum conserve en effet un buste de M^{me} Du Bocage, reproduit dans le supplément iconographique de ce volume.

147. Charles-Nicolas Maillet Du Boullay, secrétaire de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Rouen.

À Paris, ce 29^e juin 1767

Jugez, mon révérend père, du plaisir que m'a fait la visite de M. Duclos¹⁴⁸; revoir un homme de mérite qui revient d'un pays que je chéris, qui me donne de vos nouvelles, et m'assure par les preuves les plus flatteuses, que vous voulez bien m'avoir dans votre souvenir, est un moment très agréable. Il m'a dit que vous étiez dans la même estime en Italie que vous êtes ici, ce qui m'a paru conforme à la bonne idée que j'ai de vos compatriotes. L'essai de la traduction de M. l'abbé Soresi m'en est encore une nouvelle preuve; je vous supplie de le remercier pour moi des grâces qu'il me prête, et de la peine qu'il veut bien prendre pour réunir les divers ouvrages des personnes qui ont daigné s'occuper des miens¹⁴⁹. J'espère que M. le comte Verri, que j'ai eu l'honneur de recevoir ici, voudra bien remercier M. son frère de ce premier chant dont vous êtes si content¹⁵⁰. Ce projet flatteur de faire valoir mes travaux en Italie est entre vos mains; ainsi je suis sûre du succès. En revanche de vos bons soins, je voudrais vous amuser de quelques nouvelles littéraires, mais depuis un temps, la déroute des jésuites a rempli les conversations de façon qu'on a moins parlé du livre de la sociabilité de l'abbé Pluquet, fort estimable par sa bonne morale¹⁵¹. Il paraît un voyage en Sibérie traduit du russe, qui n'a de mérite que la nouveauté des objets assez dégoûtants¹⁵²; on attend la relation de notre abbé Chappe qu'on imprime au Louvre, dont on espère des faits plus satisfaisants¹⁵³; mais que dire de peuples encore aussi peu ingénieux que les plus brutes sauvages du nouveau monde? Il est étonnant qu'un pays habité depuis tant d'années, ait fait aussi peu de progrès dans la raison et les arts, tandis que les Chinois voisins ont acquis tant d'industrie. On nous a donné la traduction d'un de leurs romans, dont le mérite est de montrer leurs coutumes et leur délicatesse

148. Charles Pinot-Duclos, des académies de Londres et de Berlin, nommé à l'Académie des inscriptions en 1739, à l'Académie française depuis 1746, secrétaire perpétuel à partir de 1755.

149. Pier Domenico Sorési apparaît comme traducteur du chant II dans *La Colombiade di madama Du Boccage*, Milan, Gisuseppe Marelli, 1771.

150. Le comte Pietro Verri, aristocrate milanais, est économiste et philosophe, comme son frère Alessandro.

151. François-André-Adrien Pluquet, *De la sociabilité*, Paris, Barrois, 1767.

152. Étienne Kracheninnikow, *Description du Kamtschatka, des îles Kurilski et des contrées voisines, publiée à Pétersbourg en langue russe, ... traduite par M. E**** [Eidous]*, Lyon, B. Duplain, 1767, 2 vol. in-12.

153. Jean Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie fait par ordre du roi en 1761, contenant les mœurs, les usages des Russes et l'état actuel de cette puissance ...*, Paris, Debure père, 1768, 2 t. en 3 vol. in-fol. et un atlas gr. in-fol.

sur les bonnes mœurs. Vous savez que Rousseau a quitté son hôte à Londres en l'injuriant, et l'Angleterre, avec dessein de n'y plus retourner. Il n'est resté qu'un moment à Paris. Peut-être le verrez-vous en passant ; on dit qu'il va à Venise. Je ne sais si l'air de la mer Adriatique est bon pour son mal ; le temps nous l'apprendra. Je compte, mon révérend père, que vous avez reçu une lettre que j'ai eu le plaisir de vous écrire il y a un mois, en réponse à la vôtre. Je l'envoyai à votre couvent qui voulut bien se charger de vous la faire tenir. Je prends les assurances de la haute considération et reconnaissance avec lesquelles j'ai l'honneur d'être, mon révérend père, votre très humble et très obéissante servante...

Ms. : British Museum, Eg. 19, fol. 28-29.
Turgeon, p. 332-333.

*

61

À Jean-Simon Lévesque de Pouilly

20 août 1768

Moi qui ne manque, monsieur, aucune rentrée de l'Académie des belles-lettres et qui ai l'honneur d'avoir pour mes amis une partie de ses membres, moi qui suis attachée de tout temps à M. votre oncle¹⁵⁴, jugez combien j'ai regretté hier de n'être pas digne d'être un de ceux qui vous ont si justement élu. Vous savez, monsieur, le cas que j'ai toujours fait de votre mérite naissant et déjà dans la maturité, ainsi vous ne doutez point de la sincérité de mes compliments. C'est ce qui me flatte et redouble l'attachement et la considération fondée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et très obéissante servante...

Jean-Vincent Genet, « Étude sur Jean-Simon Lévesque de Pouilly », *Travaux de l'Académie nationale de Reims*, vol. 66, n^{os} 3-4, Reims, Imprimerie de l'Académie, 1881, p. 399.

*

154. Jean Lévesque de Burigny.

À Paul-Hippolyte de Beauvilliers, duc de Saint-Aignan¹⁵⁵

1769

[...] J'ai peine à me défendre de l'illusion que votre mérite et ma vanité me font sur vos louanges. Je vous dirai souvent en vers comme en prose :

Si tu trompes ma vanité,
Du moins le soin que prend ta lyre
Me dit que l'amitié l'inspire,
Ce prix vaut l'immortalité.

[...]

Catalogue de lettres autographes en vente à la librairie Simon, n° 12, s. d., p. 10.

*

À Paolo Frisi

À Paris, ce 20^e août 1769

Mon très révérend Père,

Je profite de la bonne volonté du père Boscovich¹⁵⁶ de vous faire passer cette lettre, pour vous dire que j'ai eu l'honneur de vous écrire par M. l'abbé de Condillac, qui s'est rendu à Parme pour le mariage de l'infante, sa très digne élève. Je le priai de mettre ma lettre à la poste pour Milan, et de vous faire remettre par des mains sûres les cinq chants de la *Colombiade* traduits en vers italiens, que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Je vous prie de me mander si vous les avez reçus, et si je puis espérer que mes ingénieux traducteurs daignent achever cet ouvrage ; le père Boscovich m'a promis de les y exciter ; mais comme je ne dois qu'à vous l'idée flatteuse pour moi qui les a portés à y travailler, en vous seul je mets ma confiance pour les encourager à finir. Je me plairai toujours à vous avoir obligation, et à me dire une des personnes les plus attachées à votre mérite. Dans

155. Plutôt que « marquis » comme l'indique le catalogue où est publié cet extrait de lettre. Le duc est ambassadeur, notamment à Rome, membre de l'Académie française depuis 1726 et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres depuis 1732.

156. Roger-Joseph Boscovich, jésuite, savant et homme de lettres originaire de Raguse, a été de toutes les grandes académies d'Europe. Il a contribué à diffuser les théories de Newton en Italie.

ces sentiments, j'ai l'honneur d'être, mon révérend père, votre très humble et très obéissante servante...

M^{mes} de Mairan, de Burigny et de La Lande¹⁵⁷ m'ont demandé de vous assurer de leurs civilités.

Ms. : British Museum, Eg. 19, fol. 30-31.

Turgeon, p. 333-334.

*

64

À Paolo Frisi

À Paris, ce 18^e septembre 1769

Ce n'est point ma lettre, mon révérend père, qui a excité et encouragé mes doctes traducteurs à finir la *Colombiade*, mais votre bienveillance pour moi, dont je me glorifie fort. J'en attends la meilleure conclusion de l'ouvrage ; comptez, je vous en supplie, sur mon éternelle reconnaissance. Je vous ai encore une obligation. Je vous dois sans doute la manière obligeante dont votre générale très digne m'a offert ses services à Rome ; quand vous lui écrirez, je vous prie de l'en remercier pour moi. La lettre qu'il a fait l'honneur de m'écrire, est en réponse à un petit billet de compliment que je lui avais envoyé ici sur son élévation, et qui lui est parvenu sur le Tibre, où il règne sur son ordre. Le père Boscovich est parti hier pour Bruxelles avec votre lettre que je lui ai donnée. Vous trouverez ci-joint les noms des juges académiciens que vous me demandez. J'ai fait vos compliments à nos illustres, qu'on vous rend au centuple, et moi, j'ai l'honneur d'être à jamais, avec tous les sentiments d'admiration et de reconnaissance que votre mérite et vos bontés m'inspirent, mon révérend père, votre très humble et très obéissante servante...

Ms. : British Museum, Eg. 19, fol. 32.

Turgeon, p. 334.

*

157. Les épouses des plus grands savants du temps, Jean-Jacques Dortous de Mairan (notamment secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences et directeur du *Journal des savants*), Jean Lésvesque de Burigny (voir *supra*) et le célèbre astronome Jérôme de La Lande.

À Jean-Baptiste Haillet de Couronne,
secrétaire perpétuel pour la partie des beaux-arts et belles-lettres de l'Académie
de Rouen¹⁵⁸

Paris, 6 mai 1770

J'ai fait deux fautes, Monsieur, je l'avoue, je devais vous féliciter et l'académie de son bon choix ; mais une tête occupée d'un triste procès n'est guère propre à s'entretenir avec un favori des Muses ; je devais aussi m'adresser à vous, mon docte confrère, pour la statue de l'Apollon français¹⁵⁹ ; mais quoique j'eusse une connaissance exacte de vos talents et de votre mérite par M. de Normanville, j'avais oublié dans le moment que j'ai eu l'honneur d'écrire à M. de Saint-Victor que la partie des arts et belles-lettres était heureusement sous votre direction. Les excuses (quoique bonnes) paraissent rarement bonnes ; mais puis-je me repentir beaucoup de mes fautes puisque vous daignez me les pardonner et qu'elles m'attirent une trop obligeante lettre ? Non, Monsieur, *felix errore meo*. Il me reste à vous supplier de me conserver votre bienveillance. J'espère y retrouver celle dont votre digne prédécesseur m'a comblée en me captivant les bontés de l'Académie. Je vous demande instamment la même faveur et celle de me croire à jamais, avec la considération la plus distinguée pour votre personne et votre mérite.

Votre très humble et très obéissante servante...

Oserais-je présenter mes hommages à Madame votre mère ? J'ai fait part, Monsieur, de la réponse de M. de Saint-Victor aux gens de lettres qui m'avaient priée d'écrire à notre académie comme à une des plus célèbres pour lui annoncer leur projet. Ils m'ont paru fort sensibles à l'attention qu'elle daigne y faire et pour le nombre des souscriptions à prendre. La bonne volonté seule de chaque souscripteur en décide.

Ms. : Papiers Haillet de Couronne.

*

158. Lieutenant général criminel au bailliage de Rouen et érudit, membre titulaire de l'Académie de Rouen depuis 1766, devenu tout récemment secrétaire.

159. La souscription, initiée par M^{me} Necker, pour l'érection d'une statue de Voltaire, qui sera réalisée par Jean-Baptiste Pigalle, a été lancée le 17 avril 1770.

À Paolo Frisi

À Paris, ce 10^e septembre 1771.

Ma reconnaissance, mon révérend père, ne peut jamais égaler les soins que vous avez bien voulu prendre pour moi, mais je ne perds point de vue le soin de vous la marquer. Périsset, libraire qui vient de publier une nouvelle édition de mes œuvres à Lyon, augmentée d'une imitation du poème d'Abel, m'a mandé qu'il vous en avait envoyé, par l'abbé Millot de Parme (suivant mes ordres) il y a plus d'un mois, un exemplaire, qui vous sera parvenu, à ce que j'espère ; et vous trouverez ci-joint le jugement que le *Journal des savants* a porté de la bonne préface que vous avez eu la bonté de mettre à la tête de la *Colombiade* italienne, et des traducteurs élégants qui ont bien voulu me faire valoir dans leur riche langue¹⁶⁰. Je voudrais bien aussi que vous fussiez content de la traduction de vos *Canaux navigables*, mais je ne trouve encore personne qui me convienne pour l'entreprendre. Je crois que je m'en chargerai moi-même ; une seule chose m'embarrasse ; c'est de rendre en français les noms de lieux dont vous parlez. Je crois que je pourrai les laisser en italien, ou avoir un dictionnaire géographique italien qui rende le nom de chaque ville, rivière, et village en français ; je verrai si j'en pourrai trouver à Paris¹⁶¹. Si vous aviez voulu m'indiquer par où je pourrais vous faire tenir le louis perdu dans mes lettres perdues, je vous l'aurais remplacé, mais je vois qu'il ne faut point mettre d'argent dans les lettres. Je l'avais mis en deux demi-louis, afin que le peu d'épaisseur empêchât de s'en apercevoir ; mais les porteurs ont le tact fin. Ce qui m'a fait le plus de peine, est la réponse de La Condamine perdue et la mauvaise idée que mon silence apparent devait vous donner de moi. Enfin, j'espère que cette lettre-ci vous parviendra, et que vous y verrez que je suis aussi sensible que je le dois aux marques de votre bienveillance, et que votre mérite éminent et vos bienfaits me rendent à jamais, mon très docte et révérend père, votre très humble et très obéissante servante...

Les Périsset, libraires de Lyon, dont je vous avais donné l'adresse, mon révérend père, m'ont mandé il y a quinze jours, qu'ils n'avaient point encore reçu

160. Le *Journal des savants* de septembre 1771 (p. 585-592) consacre un long article à *La Colombiade, poema di Madama Du Boccage, tradotto dal francese in Milano*, Milano, Giuseppe Marelli, 1771. On y lit notamment : « L'introduction est un ouvrage important et qui fait sentir l'importance du sujet du poème » (p. 586) ; « Cette traduction nous paraît en général élégante, fidèle, et aussi voisine de l'original que peut l'être une traduction en vers » (p. 587).

161. Ce sera chose faite, puisque la traduction paraît en 1774 sous le titre *Traité des rivières et des torrents* (Paris, Imprimerie royale).

les exemplaires de la *Colombiade* italienne que vous aviez mandé le 8^e juin au marquis de Kéralio que vous deviez faire partir trois jours après, et dont je vous remercie d'avance, dans l'espérance de les recevoir par vos soins obligeants. Je regrette toujours que la correspondance entre la France et la Lombardie ne soit pas plus facile. Je quitte tout à l'heure le marquis de Condorcet, qui m'a priée très fort de vous le remettre en mémoire ; celle de M. de Mairan vous sera toujours chère, et je me plais à la rappeler avec un savant tel que vous, mon révérend père.

Ms. : British Museum, Eg. 19.

Turgeon, p. 334-336.

*

67

À Paolo Frisi

À Paris, ce 6^e janvier 1772¹⁶².

Ma fluxion sur les yeux m'a empêchée de répondre plutôt à votre obligeante lettre, mon révérend père, mais vous trouverez ci-joint l'extrait du *Journal des savants* que vous me demandez. M. de La Lande, qui l'a fait, m'a dit que s'il avait eu le livre de votre part, il en aurait été très flatté, et aurait eu lieu de s'étendre plus au long sur le mérite qu'il y trouve. J'ai lu avec attention celui de M. le comte Verri, qui m'a fait d'autant plus de plaisir que je suis de son avis sur presque tous les objets, excepté sur le blé, dont nous avons manqué d'une manière qui me met en doute sur celle d'en régler le commerce. Ce comte est en fort bonne réputation ici, et nous serions bien charmés de l'y voir. Je crois que M. son frère m'a fait, il y a quelques années, l'honneur d'y dîner chez moi. Je voudrais me le rappeler en donnant un autre dîner à celui qui a écrit sur l'économie politique, à qui je vous prie de faire faire mes compliments. Vous, mon révérend père, qui écrivez si bien sur les hautes sciences, et qui voulez les rendre utiles en donnant des leçons sur les canaux navigables, vous avez bien fait de m'envoyer la traduction de plusieurs termes d'art que vous y employez ; votre ouvrage est traduit en français, mais la personne que j'ai pu trouver pour y travailler n'est point du tout architecte. Il faut à présent que je trouve quelqu'un capable d'examiner cette traduction, et de voir si elle n'a pas de contresens ridicules. J'en aurai soin, et vous en rendrai compte, mais vous savez qu'il faut du temps. Il en faut bien aussi pour faire parvenir des paquets en Italie ; il y a au moins 4 mois que mes libraires Périsset, de Lyon, m'ont écrit qu'ils vous avaient envoyé par l'abbé Millot de Parme, un exemplaire de mes ouvrages, et je crois que vous ne l'avez point encore reçu. Ils n'ont pas reçu non plus, du moins je n'en ai pas

162. Corrigé par le premier éditeur de 1771 en 1772.

de nouvelles, les exemplaires de la *Colombiade* en vers italiens, que vous avez eu la bonté de me mander que vous m'enverriez à Lyon à leur adresse, rue Mercière. Je voudrais que les gens de lettres de tout pays eussent des voies sûres et faciles pour se faire tenir l'un à l'autre leurs ouvrages et les mémoires dont ils auraient besoin. C'est une république où la paix et la correspondance ne règnent point encore assez, et le goût qu'on a pris d'écrire sur la religion et le gouvernement a détruit tout le reste sans, par malheur, beaucoup de profit pour l'humanité. Enfin, chaque siècle a sa manie ; la nôtre est triste, ce qui me fâche ; je me console par la société de mes amis, et le souvenir flatteur des personnes de votre mérite. Je vous prie de croire que ma reconnaissance pour vos soins obligeants égale la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, pour votre savoir et vos vertus, mon révérend père, votre très humble et très obéissante servante...

Ms. : British Museum, Eg. 19, fol. 72-73.

Turgeon, p. 336-337.

*

68

À Michele Enrico Sagramoso

À Paris, ce 25 octobre 1773

Je ne puis manquer de vous féliciter, monsieur le chevalier, sur l'heureux succès de vos négociations : il suffit que vous vous en mêliez pour réussir et je ne m'en étonne point par la connaissance que j'ai de votre mérite et de votre prudence acquise par l'expérience du temps et des voyages et vos réflexions ; je n'ai pas de si grandes affaires à traiter ; mais je crois avoir réussi dans le mariage que je viens de faire de ma nièce avec le comte de Bianchetti dont l'origine est de Bologne, mais dont la branche est depuis longtemps établie à Avignon. Vous nous avez marqué trop de bienveillance pour ne pas vous instruire de cet événement de famille ; je souhaite être un jour à portée de vous en parler plus amplement et de vous réitérer mes regrets sur le maudit appartement que je vous ai enseigné pour vous avoir près de moi et qui est resté à louer ; j'ai pris la liberté en faveur de ma noce (sous le bon plaisir du comte qui en a les clés), d'y mettre pour 15 jours un de mes neveux ; mais je dois vous en instruire ; je profite de cette circonstance pour vous faire mes compliments sur celle où vous êtes et vous apprendre le mariage presque italien de ma nièce. Je vous prie d'en faire part à M. l'évêque de Wilna et de lui présenter nos hommages et de la croire ainsi que moi, monsieur le chevalier, avec tous les sentiments pour vous les plus distingués, votre très humble et très obéissante servante...

Ms. : Biblioteche di Verona, env. 87.

Piva, lettre VII.

À Alfonso Malvezzi Bonfioli¹⁶³

10 janvier 1774

Je suis fort fâchée, monsieur le comte, que vous ayez appris par d'autres le mariage de ma nièce [...] Le nouveau ménage va à merveille [...] Le chevalier de Chastellux¹⁶⁴ m'a dit qu'il vous avait rencontré dans une auberge en allant en Italie ou en revenant et que votre reconnaissance mutuelle fut fort agréable...

Autographes anciens et modernes provenant de la succession du duc de M., de la collection d'un amateur et de divers amateurs dont la vente aux enchères publiques aura lieu à l'hôtel Drouot... le 17 avril 1945, s. l. n. d., p. 11.

*

À Paolo Frisi

À Paris, ce 20^e mars 1774

Je vois avec peine, mon révérend père, que les lettres se perdent souvent en passant les Alpes. J'ai eu l'honneur de vous en écrire plus d'une que vous n'avez pas reçue. Je vous en ai d'autant plus d'obligation de vouloir bien ne me point oublier et de me donner de vos nouvelles. J'apprends avec satisfaction que vous êtes plus occupé que jamais et plus digne de l'être, et comme il n'y a que ce genre de vie qui la fasse passer agréablement, je vous en loue ; dans l'inaction, l'esprit repose sur les plus tristes objets, le corps devient pesant et l'âme s'en ressent ; vous êtes occupé à accroître vos connaissances sur les canaux navigables, c'est ce qui fait que je ne me presse point de faire imprimer la traduction que j'ai fait faire de ce que vous en avez écrit ; mais je la conserve avec soin et serai toujours fort occupée de ce qui vous concerne ; je l'ai beaucoup été depuis quelques temps d'un grand procès que j'ai depuis sept ans et du mariage de ma nièce que vous avez vue avec moi, qui a épousé cet automne le comte Stanislas Bianchetti d'Avignon, frère de celui de Bologne qui a épousé M^{lle} de Monti, nièce du général Monti et du feu cardinal Caprara. Ces jeunes époux demeurent avec moi et s'aiment comme aux premiers temps du monde. Une grossesse déjà de trois mois me paraît aller trop vite ; j'aurais voulu qu'elle ne fût venue que dans trois ans pour le repos de

163. Membre associé de l'Académie des sciences de Bologne dès 1748 (à l'âge de 18 ans), il voyage en Europe. À Paris, en 1772, il fréquente les plus grands savants et est reçu dans le salon de M^{me} Du Bocage. Associé à l'Académie des sciences de Paris en 1773, il est aussi reçu à Ferney sur le chemin du retour à Bologne.

164. François-Jean de Chastellux, militaire et homme de lettres, sera membre de l'Académie française en 1775.

la jeune personne. Le mari et la providence en ordonnent autrement. Il faut s'y soumettre et vous prier de les recommander au ciel, et moi aussi, dans vos saintes prières, si vous avez le temps de prier, car vous me paraissez bien occupé. Il est vrai que de travailler est prier. Travaillez donc, mon révérend père. Éclairez les humains, leur conversion est plus leur affaire que la vôtre ; la mienne est de veiller à ma santé et à ma maison. Ces soins à mon âge en demandent assez pour me laisser peu de moments pour les belles lettres, mais j'en trouverai toujours pour vous remercier de votre bon souvenir et vous marquer la reconnaissance et la considération distinguées avec lesquelles j'ai l'honneur d'être pour toujours, mon révérend père, votre très humble et très obéissante servante...

Ms. : British Museum, Eg. 19, fol. 76-77.

Turgeon, p. 337-338.

*

71

À Louise-Marie-Madeleine Dupin

[Vers 1775¹⁶⁵]

Vous me témoignez toujours les mêmes bontés, madame ; je vous dois toujours les mêmes remerciements. Mais j'ai encore une grâce à vous demander : c'est de me fournir les moyens de vous marquer ma vive reconnaissance ; je prierai M. le baron de Boden de m'aider à les trouver et de vous parler quelquefois des tendres sentiments que votre bienveillance et votre mérite ont gravés dans mon cœur.

Gaston de Villeneuve-Guberty, *Le portefeuille de Madame Dupin, dame de Chenonceaux*, Paris, Calmann-Lévy, s. d. [vers 1895], p. 573-574.

*

72

Aux rédacteurs des *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages, etc. des Chinois*¹⁶⁶

Paris, le 5 juin 1785.

[...] Mon penchant pour les Chinois m'est héréditaire. Je le tiens de mes pères ; jugez combien je vous ai d'obligation de m'avoir fait connaître les recueils qui concernent ce peuple éclairé depuis tant de siècles, et qui paraissent depuis plu-

165. La lettre n'est pas datée. La date qui est proposée correspond à l'époque de la présence du baron de Boden à Chenonceaux.

166. Des missionnaires jésuites, notamment Paul Amiot, François Bourgeois et Pierre-Martial Cibot.

sieurs années avec un grand succès. L'intérêt que le public y prend m'a donné l'envie de mettre en vers français quelques-unes des poésies chinoises qu'ils renferment. Vous me direz peut-être qu'elles sont aussi bien dans la prose de nos savants missionnaires, mais (quoique mon âge, depuis longtemps, me défende cet amusement) j'en ai trouvé, je l'avoue, à joindre mes pensées à des idées nées, il y a 600 ans, à 6 000 lieues de moi, etc.

La lettre est suivie des pièces en vers suivantes : « Le jardin du sage Sée-Mak-Kouang, imité du chinois » (p. xii-xvii), « Le laboureur, poésie traduite du Chinois King-ting-tsi-tching » (p. xvii-xix), « Le solitaire » (p. xx-xxi), « Fable de l'hirondelle du Chinois See-ma-kouang » (p. xxii). Ces poèmes traduits du chinois sont repris dans les Œuvres poétiques de Madame Du Bocage, Paris, Nyon, t. II, p. 235, 243, 247 et 250.

Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages, etc. des Chinois, par les missionnaires de Pékin, Paris, Nyon, 1786, t. XI, « Avertissement », p. xi-xii.

*

73

À Madame Fiquet d'Ausseville, à Tostes

Le 1^{er} mai 1796

Malgré mon désir de vous répondre, ma très chère aimable nièce, un rhume opiniâtre ou catarrhe (qui m'a réduite à rien, et me conduit au tombeau où les vers ne trouveront rien à ronger) m'a privée de cette satisfaction. Vous ne me parlez point de retour, et je suis surprise que vous me disiez qu'on meurt de faim dans votre pays d'abondance ; nous l'avons ici, mais il faut des tonnes d'or pour en jouir et j'en suis réduite à manger tout ce que j'avais avec la plus stricte économie. On m'avait ôté ma carte de pain et celle de mes domestiques de façon qu'il m'en fallait acheter pour plus de 100 livres tournois¹⁶⁷ par jour, ce qui ferait à peu près 40 000 livres tournois par an ; j'ai tant remontré mon état qu'enfin on m'a rendu ma carte, mais sans sûreté qu'on ne me la reprenne. Il y a une loi très positive que vous savez sans doute qui dit que les rentes et douaires sur les terres devaient être payées d'un tiers en grain, vous l'ignoriez peut-être quand vous m'avez envoyé votre dernier paiement ; mais si vous trouvez l'occasion de m'envoyer quelque peu de farine, vous nous rendriez un grand service. J'en ai emprunté ou plutôt pris hier à ma voisine pour faire de la colle pour remplacer mon buste de mon jardin,

167. De même qu'elle s'en tient au calendrier grégorien, M^{me} Du Bocage compte en monnaie d'Ancien Régime. Il est vrai que le franc est tout récent et que sa valeur vient d'être fixée (le 14 avril 1796) à quasi-parité avec celle de la livre.

qu'on a eu la bonté de prendre au Lycée des Arts au lieu de ma triste personne, qu'on a bien voulu orner d'une couronne de roses et de laurier ; vous allez rire et croire que je radote dès le matin dans mon lit où je suis, point du tout, rien n'est si vrai : on a eu la bonté de venir plusieurs fois de me presser de venir moi-même recevoir tant d'honneurs, ma santé ne me le permettait pas ; je sais positivement, qu'avant même que mon éloge fût commencé, dès qu'on me nomma, dix mille personnes au moins dit-on, battirent des mains ; je suis si faible que je n'aurais pu soutenir tant de biens si inattendus car je ne connaissais pas même l'homme de mérite auteur des *Lettres à Émilie*¹⁶⁸ fort estimées qui a fait le discours en ma faveur¹⁶⁹, enfin depuis que je suis ridée et ruinée on me gâte à qui mieux mieux, on vient d'achever une nouvelle rue à Nantes¹⁷⁰, on lui a donné mon nom¹⁷¹...

Ms. : coll. part. ; lettre n° 297 de la vente du 18 novembre 2014, « Femmes, lettres et manuscrits autographes, collection Claude de Flers », étude Ader-Nordmann, Paris.

168. Charles-Albert Demoustier, *Lettres à Émilie sur la mythologie*, Paris, Desenne, 1792, 1^{re}-4^e partie. Une suite (5^e et 6^e parties) paraîtra en 1797.

169. « Le directoire du Lycée des Arts, après avoir entendu le rapport qui lui a été fait sur les ouvrages et les vertus de la doyenne des muses françaises, lui a décerné publiquement une couronne de lauriers et de roses, afin de rappeler aux femmes que les qualités de l'esprit et du cœur sont les seuls attraits qui ne vieillissent point, et que le génie et le talent éternisent les fleurs et le printemps de la vie » (conclusion de la « Notice sur la vie et les ouvrages de Marie-Anne Lepage Dubocage, lue le 20 avril 1796, à la séance publique du Lycée des Arts, où son buste fut couronné », dans Charles-Albert Dumoustier, *Cours de morale et opuscules en vers et en prose*, Paris, Renouard, 1804, p. 337).

170. La mémoire de l'origine du nom de cette rue s'était à ce point perdue qu'il a fallu une décision du conseil municipal du 16 janvier 1989 pour la baptiser « Rue Marie-Anne-du-Bocage » en référence explicite à notre auteure.

171. Transcription incomplète (les deux premiers tiers environ de la lettre).

Résolument cosmopolite malgré son attachement pour Rouen et la Normandie, lisant le latin, l'anglais et l'italien, et les traduisant, auteure d'une œuvre imposante, notamment parce qu'elle appartient aux plus grands genres, tenant enfin pendant des décennies un salon où se croisent diplomates et savants, Anne-Marie Du Bocage appartient sans conteste à l'élite intellectuelle du XVIII^e siècle. La postérité l'a pourtant oubliée.

Ce volume entend redonner quelque consistance au personnage et à l'œuvre d'Anne-Marie Du Bocage. Il propose, après des analyses de ses principaux écrits et de ses positions philosophiques et religieuses, plusieurs dizaines de lettres et des documents iconographiques.

Il ne constitue qu'un premier temps dans la redécouverte d'une femme et d'une œuvre qui méritent l'attention des spécialistes de littérature et d'histoire culturelle du XVIII^e siècle et, plus largement, de tous ceux et celles qui s'intéressent à la production des ouvrages de femmes, à leur carrière et à leur réception.

Ont collaboré à ce volume dirigé par François Bessire et Martine Reid : Jean-Pierre Chaline, Marbiel Corbi Saez, Suzan van Dijk, Gabor Gelleri, Perry Gethner, Gaël Rideau, Madeleine van Strien-Chardonneau, Christophe Tournu et Dominique Varry.

PRESSES UNIVERSITAIRES DE ROUEN ET DU HAVRE

ISSN : 1628-4631

ISBN : 978-2-87775-599-3



26 €

 UNIVERSITÉ
DE ROUEN
NORMANDIE